Les Métiers de l'Architecture

20 Portraits d'Architectes

par ArchiBat

Les Métiers de
l'Architecture

20 Portraits d'Architectes

par ArchiBat

PREFACE

Chers lectrices et lecteurs,

Je suis particulièrement heureuse de vous présenter ces 20 portraits d'architectes qui illustrent toute la diversité des Métiers de l'Architecture que nous observons depuis longtemps à ArchiBat dans notre pratique quotidienne du recrutement.

Je souhaite que ces témoignages d'architectes sur leurs itinéraires professionnels rassemblés dans cet ouvrage puissent contribuer à valoriser les compétences des architectes dans leur cœur de métier bien sûr, mais aussi en amont et en aval du projet, à l'international et dans des domaines d'intervention inédits...

Les champs de compétences de l'architecte, en grande partie du fait de sa formation éclectique, lui permettent d'être aussi à l'aise dans les fonctions techniques, commerciales que conceptuelles. Habitué au travail en équipe, créatif face à des situations bloquées ou inédites, il a une réelle capacité d'harmoniser, voire de faire aboutir des intérêts contradictoires. Son savoir-faire pluridisciplinaire et sa polyvalence en font un expert adapté aux exigences des entreprises pour des postes à responsabilités.

Si le modèle de "l'architecte créateur" est encore présent, j'observe un intérêt grandissant chez les jeunes architectes pour ces métiers diversifiés que ce soit en France et à l'international. Les formations complémentaires que suivent les architectes plus nombreux année après année, montrent cette volonté de compléter leurs connaissances pour mieux répondre aux nouvelles attentes du marché.

Je voudrais tout particulièrement remercier les 20 architectes qui ont accepté de nous consacrer du temps pour répondre à nos questions, qui ont adhéré à notre projet de publication et montrent par leurs précieux témoignages que tout est possible... quand on est architecte !

Un très grand merci également à Awen Jones notre rédactrice qui a mis tout son talent au service de ces portraits.

En vous souhaitant une bonne lecture et un beau parcours d'architecte...

Dominique NOËL - Architecte dplg

Présidente Fondatrice d'ArchiBat RH

INTRODUCTION

Trajectoires d'architectes : la diversification à l'oeuvre

Que révèlent ces portraits d'architectes, sur l'évolution d'une profession et l'emploi de ses diplômés ?

La sélection opérée, ni exhaustive ni représentative, présente des exemples de trajectoires professionnelles, parfois atypiques, d'architectes de toutes générations. Elle témoigne avant tout de la diversité des "mondes" où ils opèrent aujourd'hui. Cette lecture vient complexifier une image préconçue, trop souvent linéaire, des trajectoires professionnelles suivies par les diplômés en architecture, en montrant les évolutions que choisissent certains, au sein de nouveaux territoires d'exercice professionnel, hors de France, hors de la maîtrise d'oeuvre... Ces portraits révèlent ainsi la variété des opportunités qui leur sont offertes, certaines au sein de secteurs d'emploi intéressés par leurs savoir-faire, d'autres relevant de leurs centres d'intérêts, personnalité ou rencontres.

Qu'y découvre-t-on ? Qu'au sein d'univers professionnels différents, ils font preuve d'adaptabilité et de compétence, par leur capacité à exercer et mettre en œuvre les moyens adaptés à l'obtention de résultats. Que ces architectes exercent leurs métiers avec divers statuts d'exercice, libéral, salarié, en secteur public ou privé et que cette question motive rarement leurs choix ; les architectes sont avant tout guidés par la volonté d'accéder à de nouveaux espaces de conception ou des nouveaux rôles au sein des processus de projets. On découvre l'épanouissement de ces professionnels qui évoluent, non par défaut, mais par choix, vers de nouveaux modes d'exercice de la maîtrise d'œuvre, tournés vers l'international, ou vers des métiers auxquels leur titre ne les conduisait pas directement. Leurs pratiques, pionnières, désacralisent le seul exercice libéral de la maîtrise d'œuvre et anticiperaient l'évolution de toute une profession.

Que retenir de ces témoignages ? On y comprend le rôle clé d'expertises spécifiques, qui ouvrent à ces nouveaux champs d'exercice : la maîtrise d'outils de conception/représentation, celles de langues et de contextes étrangers, la connaissance de programmes architecturaux spécifiques, le rôle des doubles formations qui induisent une culture pluridisciplinaire et ouvrent à la transversalité, celui de la formation tout au long de la carrière qui permet de franchir de nouvelles étapes... Parfois encore, le fil conducteur est celui d'un projet, qui conduit ces professionnels à prendre plusieurs rôles successifs dans le processus de réalisation. Diversité de choix et d'atouts, mais ce point commun : dans tous les cas, ces acteurs sont les premiers moteurs de leurs évolutions, ayant su construire les conditions d'émergence de ces opportunités professionnelles, en choisissant des stages leviers très tôt, en faisant preuve de détermination et de motivation.

Ces tableaux, récits d'expérience, montrent la redéfinition, à l'œuvre, des territoires professionnels des architectes, aujourd'hui.

Caroline PAUL - Architecte dplg
DEA Sociologie, EHESS - Consultante ArchiBat RH

SOMMAIRE

PORTRAITS

Anne Merkelijn : Directrice de Programmes chez Klépierre Ségécé ..... p 08

Cédric Carle : A Dubaï pour ADPI ..... p 10

Christophe Prothon : Architecture, Luxe et Merchandising ..... p 12

David Guichard : Dans une agence internationale à Paris ..... p 14

Dominique Le Roux : Une expertise au service des investisseurs ..... p 16

Elise Bon : Architecte + Ingénieur ETP ..... p 18

Eric Pannetier : Des grandes agences à l'exercice libéral ..... p 20

Gaëlle Rioualen : Architecte Junior zone Amérique ..... p 22

Gérard Lauret : Architecte Consultant chez Jacobs ..... p 24

Julie Michel : Dans une agence américaine en Chine ..... p 26

Marion Cloarec : Directrice de la Formation au CNDB ..... p 28

Olivier Herbemont : Directeur des Affaires Immobilières - Air France ..... p 30

Oriane Le Roy Liberge : D'une ONG à la promotion immobilière ..... p 32

Pauline Brossard : Une Architecte chez Bouygues Immobilier ..... p 34

Silvio Babin : Chef de Projet Retail ..... p 36

Stéphanie Boin : Rénovation urbaine et Habitat social ..... p 38

Therdsiddhi Hoprasartsuk-Pellaumail : De Versailles à Shanghai ..... p 40

Vincent Boreux : Au cœur d'une Agence chinoise ..... p 42

Vincent Delfaud : Chef de Projet à Toronto ..... p 44

Yorrick Mahé : De l'image à l'économie de la construction ..... p 46

Anne Merkelijn :

Directrice de Programmes chez Klépierre Ségécé

J'ai découvert que j'aime beaucoup travailler sur des grandes opérations incluant de nombreux intervenants.

Directrice de programmes depuis 1998, au sein de la Direction du développement du groupe Klépierre Ségécé, spécialiste européen de l'immobilier de commerce, investisseur qui maîtrise la conception, la gestion et la valorisation de son patrimoine, Anne Merkelijn, architecte dplg, gère le développement de six dossiers dans la région nord-est : « *Il faut huit à dix ans en moyenne pour finaliser un dossier* », explique-t-elle. En effet, étant donné le nombre d'acteurs impliqués dans toutes les phases de la réalisation d'un projet, Anne Merkelijn se trouve dans une position comparable à celle d'un chef d'orchestre : « *Il existe toute une partie du travail qui reste en quelque sorte invisible du grand public puisque nous travaillons beaucoup en amont avec les communes, les élus, les urbanistes* ». Sans compter qu'aucune opération ne ressemble à une autre ! En effet, dans certains cas, Anne Merkelijn est chargée d'acquérir un terrain et ainsi de concevoir ainsi un projet neuf dans son intégralité. Dans d'autres, l'architecte peut avoir à gérer l'extension d'un site appartenant déjà au portefeuille de la Société. Afin de se faire une idée de l'importance du parc immobilier détenu par le Groupe Klépierre, société d'investissements immobiliers, précisons qu'il possède plus de 275 sites en Europe et en gère 377. La dimension relationnelle de son métier est essentielle. Elle collabore avec des personnes aux fonctions très diverses. « *Cela va du commerçant... à l'archéologue !* », explique-t-elle avec humour tout en ajoutant : « *A la base, j'aime rencontrer des gens que je ne connais pas, ou qui exercent des métiers complètement différents du mien. Travailler avec les autres est une nécessité pour moi* », reconnaît-elle avec simplicité. Quel est le parcours de cette architecte devenue directrice de programmes qui inscrit la relation humaine au cœur de ses préoccupations ?

Anne Merkelijn n'est pas arrivée à l'architecture par hasard. L'approche concrète du métier la séduit : « *Concevoir des espaces de vie pour des personnes est une activité vraiment utile* ». La qualité de son trait de crayon et son habileté à concevoir des volumes en trois dimensions la poussent définitivement dans cette voie. Etudiante à l'école d'Architecture Paris Villemin (UP1), elle se spécialise dans les projets relatifs aux pays en voie de développement. Son travail de diplôme, effectué sous la direction du Professeur et urbaniste Charles Goldblum porte sur *"Les grands projets de restructurations urbaines en Indonésie*". Il est soutenu en 1983. Son directeur d'études lui offre également l'opportunité de partir deux ans à Bangkok dans le cadre d'une mission avec le CNRS. Elle effectue alors une étude sur le terrain d'un quartier de la capitale thaïe en collaboration avec une équipe pluridisciplinaire de chercheurs. Ce groupe va également s'attacher à renforcer les liens entre les universités thaïes et françaises et démarrer la création du département d'anthropologie d'une université locale, embryon futur d'un Musée de l'Homme en Thaïlande.

En 1985, de retour à Paris, Anne Merkelijn va prendre une décision qui influencera toute la suite de son parcours, en optant pour l'exercice de son métier d'architecte en agence. Pendant deux ans, elle effectue des missions pour le compte de cabinets spécialisés dans la conception et la réalisation de grandes infrastructures hospitalières. « *J'ai découvert que j'aimais beaucoup travailler sur des grandes opérations incluant de nombreux intervenants* », commente-t-elle. Cette expérience acquise dans l'élaboration de bâtiments complexes associée à sa connaissance

de l'urbanisme séduisent CVZ, cabinet d'architecture spécialisé dans le domaine des centres commerciaux. Elle y reste dix ans. « *C'est une très bonne entreprise, elle pousse beaucoup les jeunes, offre des formations complémentaires en interne en architecture, en suivi de chantier et en gestion financière de projets* », analyse Anne Merkelijn. Lorsqu'un projet lui est confié, elle devient l'interlocuteur unique du client, et acquiert du coup très rapidement une connaissance approfondie du secteur. Elle se constitue également un réseau professionnel solide et varié. A force de répondre aux demandes des promoteurs qui effectuent des rénovations et des extensions de centres commerciaux, l'architecte découvre que la position de Maître d'Ouvrage l'intéresse tout particulièrement.

En 1998, Anne Merkelijn passe le cap définitivement en devenant Responsable de Programmes pour le compte de Klépierre Ségécé. Son travail s'avère extrêmement varié. « *Aucune journée ne ressemble à une autre* » explique-t-elle, enthousiaste. Cependant, on peut tout de même distinguer trois axes autour desquels s'articulent les activités inhérentes à sa fonction : le travail effectué en amont avec les communes, la conduite opérationnelle du projet (organisation des équipes, suivi architectural et technique du projet), le montage et le suivi juridique et financier du dossier. « *En tant qu'architecte, ma connaissance parfaite de l'outil centre commercial est un atout* », analyse-t-elle tout en ajoutant : « *Chez Klépierre Ségécé, il existe différents profils permettant d'exercer le même poste. Cela concerne des ingénieurs, des juristes, économistes, urbanistes. Du coup, chacun peut s'entraider en fonction de sa spécialité de départ* ».

Lorsqu'elle collabore avec ses confrères et consoeurs, Anne Merkelijn leur rappelle régulièrement les principes qui régissent les centres commerciaux. « *En tant que promoteur, je sais qu'il existe des typologies d'espaces commerciaux que l'on ne pourra pas louer à un commerçant* », explique-t-elle. Cependant, elle leur laisse une liberté conséquente afin qu'ils puissent exercer leurs compétences et faire preuve de leur talent : « *Sinon, cela ne sert à rien de faire appel à eux* ». Anne Merkelijn estime que son job actuel nécessite à la fois de l'autorité et beaucoup de doigté, une énergie et de l'enthousiasme à associer à beaucoup de persévérance et de patience : « *L'architecte est plutôt bien préparé pour répondre à ces demandes qui peuvent sembler à première vue contradictoires* ».

Ses références ? « *J'éprouve une réelle admiration pour les réalisations de Ieoh Ming Pei, Rem Koolhas, et Christian de Portzamparc. Découvrir des nouveaux lieux, styles de vie et mode d'habitat lors de mes voyages m'influence beaucoup également*. »

Cédric Carle :
A Dubaï pour ADPI

Un architecte c'est un personnage. Si sa personnalité nous fascine, ce sera également le cas de son architecture.

Cédric Carle est architecte pour le compte d'Aéroports de Paris Ingénierie (ADPI) depuis 2007. Il y coordonne le travail d'une équipe de dix personnes comprenant principalement des projeteurs, des ingénieurs et des architectes sur le projet du terminal privé du Cheikh d'Abu Dhabi. Le "Presidential Flight d'Abu Dhabi" se trouve actuellement dans sa phase de construction. « *En ce moment, nous avons beaucoup de réunions, car il nous faut trouver des solutions pour la structure qui conviennent aux architectes comme aux ingénieurs* », explique-t-il avec simplicité. Cependant, la polyvalence serait un terme plus approprié pour définir son travail. « *En effet, aucune journée ne ressemble à une autre, il y a des réunions, du travail sur le site, des études sur les matériaux...* », raconte-t-il avec enthousiasme. Malheureusement, il ne nous en dira guère plus, confidentialité oblige. Cédric Carle vit à Dubaï, ville sur laquelle on a tout entendu : démesure, richesse, spéculation, cosmopolitisme... Qu'en est-il exactement ? Quel est le point de vue de Cédric Carle sur cette question ? « *Pour vivre à Dubaï, il faut aimer travailler et faire du sport. Comme c'est mon cas, mon mode de vie actuel me convient parfaitement. Il fait beau tout le temps, les équipements sportifs sont à la pointe. C'est formidable* », conclut-il en souriant. Pour autant, Cédric Carle n'est pas un adepte du "politically correct" et ajoute d'emblée : « *J'ai noué quelques contacts avec des jeunes locaux, mais les expatriés mènent une vie à part. Ceci dit, ma femme qui est également architecte et travaille aussi chez ADPI, préfère nettement notre vie ici que celle que nous avons menée au Vietnam. En effet, dès le moment où l'on vit dans un pays qui n'est pas le nôtre, il faut rapidement identifier quelques règles et coutumes et s'y conformer. Mais c'est loin d'être aussi contraignant que l'on imagine* », analyse-t-il.

On sent chez Cédric Carle, une ouverture d'esprit, une énergie et une curiosité qui l'ont incité à élargir ses horizons dès que cela a été possible. Comment s'y est-il pris pour donner forme à ce parcours particulier ?

Cédric Carle a effectué ses études supérieures à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Nancy, ville dont il est originaire. Passionné de mathématiques, de dessin et d'histoire de l'art, l'architecture lui semble être le meilleur choix puisqu'elle lui permet de concilier ses différents centres d'intérêt. En 2000, il cherche un stage de six mois aux Etats-Unis afin d'optimiser sa connaissance de la langue anglaise dans un contexte professionnel. Il reçoit alors plusieurs propositions. Il en retient une : celle de l'agence Allan Schulman à Miami. « *C'était idéal, car à l'époque, il n'y avait que deux architectes dans l'agence; il fallait répondre au téléphone aux clients... Or, dans une grande agence, j'aurais juste gratté des plans, et parlé français avec d'autres expatriés* », déclare l'architecte. A son retour, il entame un projet d'études en Australie avec un camarade et un ami de l'école dans le but de monter un centre culturel dédié à la culture Arborigène. Ensemble, et pendant deux mois, ils sillonnent le continent Australien tout en fournissant un rapport hebdomadaire aux sociétés françaises et aux journaux locaux qui ont financé l'entreprise. Après son séjour, Cédric Carle met toute son énergie au profit de la préparation de son diplôme qui porte sur le réaménagement de la place Thiers de Nancy. « *J'avais choisi ce sujet, parce que la place est située à côté de la gare. C'est un lieu de passage, le premier lieu que les gens découvrent lorsqu'ils arrivent à Nancy. En plus, de*

nombreux architectes et urbanistes avaient planché sur la question. Du coup, c'était un défi stimulant à relever », affirme le jeune homme. Cédric Carle soutient son mémoire avec succès en 2002 et part juste après pour Paris.

Il y rencontre Robert Bellon, lequel est séduit par sa capacité d'adaptation et par la qualité de ses images en 3D. L'architecte l'engage pour travailler sur le chantier de la mosquée de Kiptchak au Turkmenistan. Initialement embauché pour six mois, il y reste deux ans.
En 2004, Cédric Carle se lance un nouveau défi : Il lance avec deux de ses anciens camarades d'études la société France Vietnam Architecture à Hanoï. « *C'était passionnant, car on a monté cette structure de A à Z. J'ai découvert les aspects économiques et juridiques du montage d'une entreprise à vocation internationale, une culture différente, une autre façon de concevoir de l'architecture* », raconte l'architecte avec enthousiasme. En 2006, une fois la structure pérennisée, Cédric Carle décide de rentrer à Paris. « *En effet, la société marchait très fort, c'est toujours le cas d'ailleurs, mais il est impossible pour un Européen d'avoir la majorité des parts d'une société au Vietnam. Du coup, on se retrouve dans une position un peu bancale. Cela m'a semblé préférable de partir plutôt que de m'enliser dans quelque chose qui ne me correspondait plus* », analyse-t-il avec sa franchise coutumière.

Cependant, l'avenir lui réserve une surprise de taille. Un de ses amis habite à Dubaï, et lui propose de venir lui rendre visite quelques jours. Cédric Carle est fasciné par cette ville en plein développement. Les expatriés se connaissent tous, les rencontres sont rapides. La direction d'ADPI sur place lui fixe un rendez-vous trois heures avant son retour à Paris. Il s'y rend. On lui propose de l'embaucher rapidement. Huit jours après, Cédric Carle s'installe à Dubaï. Sa nouvelle vie commence...

Ses références ? « *En architecture, Santiago Calatrava incontestablement. Il est à la fois architecte, ingénieur et sculpteur, son architecture est une œuvre d'art.* »

Christophe Prothon :

Architecture, Luxe et Merchandising

Les architectes ont leur rôle à jouer dans la stratégie d'une entreprise.

Chef de projet pour le compte de la prestigieuse maison Berluti, Christophe Prothon, architecte dplg, assure notamment la conception et la réalisation de boutiques à l'international, ainsi que la réhabilitation des enseignes existantes. Actuellement, dans le monde, il existe seize boutiques en nom propre et vingt-trois franchises. « *Un architecte a des principes de construction. Or pour une boutique, la dimension théâtrale, spectaculaire et éphémère, prend le pas sur ces principes. Je dois constamment jongler avec ces deux paramètres* », explique le chef de projet. En effet, au sein d'une enseigne de luxe, tous les aspects du "merchandising" - terme servant à désigner tout ce qui touche à la présentation des produits dans la boutique (organisation spatiale des collections, présentations événementielles, vitrines...) - doivent être pris en considération par l'architecte. Le rôle de celui-ci devient central puisqu'il assure ainsi l'interface entre les différents départements : marketing, communication, achats, production... et la coordination du travail des artisans et des entreprises, en France comme à l'international. « *Dessiner une boutique sans connaître les bases du merchandising me semble être une absurdité. Quand j'ai pris mon poste, j'ai tout de suite demandé la liste et le classement des produits* », déclare Christophe Prothon qui a également passé quelques jours en boutique afin de comprendre comment les clients perçoivent les produits et gèrent certaines contraintes, telles l'essayage ou le passage en caisse. « *Il est important de respecter le désir de discrétion de notre clientèle plutôt haut de gamme ; notre réponse à son exigence doit lui sembler fluide, naturelle* », commente posément le chef de projet.
A l'écouter expliquer avec une telle aisance les complexités du domaine de la mode, on ne peut s'empêcher de se demander quel est le parcours de Christophe Prothon. Comment a-t-il réussi à intégrer les spécificités de l'architecture à celles du luxe ?

Certains jobs d'été influencent plus souvent une carrière professionnelle qu'on ne l'imagine. Christophe Prothon en est un bon exemple. Inscrit à l'école d'architecture de Lumigny, le jeune étudiant obtient un poste d'architecte bénévole au Festival de la Mode d'Hyères pendant trois années consécutives. Sous la houlette de Pierre Hardy, directeur artistique du festival, Christophe Prothon apprend les bases de la mise en place des évènements phares : les défilés et la présentation des collections. « *C'était génial de travailler avec lui car il ne laisse rien au hasard ; même le papier du carton d'invitation a son importance* », explique-t-il encore impressionné. Christophe Prothon doit cependant s'atteler à un autre chantier, celui de son diplôme dont le sujet est très éloigné des sirènes de la mode puisqu'il traite de l'ouverture d'un quartier historique, celui du Panier, sur le port de la ville de Marseille. Pourtant, sans le savoir, sa proposition - qui consiste à ancrer le passé dans la modernité - est déjà symbolique de son futur parcours professionnel. En 1997, son diplôme en poche, le jeune architecte décide alors de s'installer à Paris.
À la fin des années quatre-vingt-dix, l'informatique s'intègre à l'ensemble des agences d'architecture, modifiant en profondeur leurs habitudes de travail. Pour une fois, les jeunes ont le vent en poupe. « *Ceux qui savaient utiliser Autocad trouvaient toujours du travail, mais ils ne faisaient plus de conception, juste de la réalisation technique* », commente Christophe Prothon. Ce qui va être son cas. Après avoir enchaîné des contrats au gré des concours dans différentes agences, le jeune architecte commence à déchanter. « *Je n'étais pas vraiment emballé* », avoue-t-il avec franchise.

Mais le hasard fait parfois bien les choses et place alors sur son chemin François de Lamothe, décorateur de théâtre réputé, qui recherche un assistant pour le seconder sur une pièce mise en scène par Robert Hossein. "*Surtout ne coupez pas*" est l'adaptation théâtrale française d'un thriller américain. Le film noir répond à des codes bien précis notamment dans le domaine de la lumière. « *J'ai appris à éclairer un espace et des objets, à rendre une ambiance… C'est assez complexe d'autant plus que tous les éléments doivent être clairement visibles par l'ensemble du public* », déclare Christophe Prothon.

La pièce terminée, retour à la case départ : L'architecte reprend le chemin des agences… d'architecture ! Mais, la chance ne l'oublie pas et se présente à nouveau une année après. Une de ses relations le convainc de se présenter chez Lalique. « *Je n'étais pas très motivé au début car le poste n'était pas clairement défini. Mais finalement, chaque partie s'est dit : Pourquoi pas un architecte ?* », analyse Christophe Prothon. Son instinct semble l'avoir bien conseillé puisqu'il va devenir l'un des acteurs du développement du merchandising dans le monde du luxe, pratique qui s'est particulièrement intensifiée au cours de ces dix dernière années. « *Tout était à faire, la mise en place d'un programme de vitrines. Cinquante points de vente à gérer, mais pas de budget dédié. Il fallait moderniser la façon de travailler* », explique Christophe Prothon avec enthousiasme. Cependant, l'architecte n'est pas un jeune affairiste aux dents longues qui souhaite faire table rase du passé. « *Si ces grandes maisons en sont là aujourd'hui c'est parce qu'elles ont su pérenniser une tradition, un savoir-faire bien avant moi* », explique-t-il avec humilité. L'architecte commence à travailler sur l'image de la marque, afin de créer une cohérence entre les différents points de vente. « *Le concept doit être lisible tout en restant flexible afin d'y intégrer les spécificités de chaque boutique* », explique-t-il. Petit à petit, les ventes augmentent, les retombées presse également. Son travail commence à être reconnu : un budget lui est alors alloué, une équipe dédiée. « *Dès que les créateurs du studio élaborent de nouveaux produits, nous travaillons ensemble à la stratégie, l'éclairage, la mise en valeur des produits. Proposer des idées et participer à la stratégie de lancement d'une nouvelle collection est un des aspects qui m'a vraiment plu chez Lalique* », explique-t-il.

En 2008, un poste d'architecte est vacant chez Berluti. Christophe Prothon propose sa candidature. « *On m'offrait la possibilité de redéfinir le concept des boutiques, ce qui m'a permis d'avoir un poste dédié à 80% à l'architecture, et 20% au merchandising, c'était l'occasion rêvée* », déclare-t-il. « *D'autre part, la dimension internationale est très forte dans cette maison* », ajoute-t-il. En effet, Christophe Prothon dessine et gère les chantiers des nouvelles boutiques de la maison, en France comme à l'étranger. « *Maintenant, je suis capable de trouver un bon fournisseur dans le monde entier* », déclare-t-il, enthousiaste. Ce qu'il n'avait pas prévu en revanche, c'est sa collaboration très régulière avec les artisans. « *Nous réalisons plein de choses ensemble, cela me rappelle beaucoup mon travail au théâtre On peut patiner du bois neuf pour qu'il semble vieux, comme trouver différents modes de pigmentation de vitraux* ». De la mode au luxe en passant par le théâtre, Christophe Prothon n'a-t-il pas réussi à faire du monde des apparences sa réalité quotidienne ?

Ses références ? « *En architecture, Herzog & de Meuron notamment pour l'emploi de leurs matériaux, les sculptures de Richard Serra, les œuvres d'Andy Goldsworthy, le design et l'humour de Jaime Hayon.* »

David Guichard :

Dans une agence internationale à Paris

Plus un projet est unique plus il m'intéresse.

Depuis janvier 2009, David Guichard, quarante-trois ans, travaille pour Studios Architectures, agence d'architecture américaine d'envergure internationale comportant un bureau à Paris. Ce cabinet joue le rôle de Maîtrise d'œuvre d'exécution pour le compte de Vuitton afin de développer et réaliser le chantier de la Fondation Louis Vuitton pour la Création imaginé par Gehry & Partners, dont l'ouverture est prévue pour 2012. David Guichard est l'architecte responsable de la coordination en relation avec Gehry & Partners, entre les différents bureaux d'études du "clos et couvert" comprenant les éléments assurant l'étanchéité du bâtiment : les parties opaques, les enveloppes vitrées, ... Il coordonne également l'étude et la réalisation de certains lots d'architecture intérieure en développement. « *Nous sommes soixante sur le plateau, vingt dans notre équipe. Cinq architectes occupent un poste similaire au mien, chacun est en charge d'une partie du projet* », explique-t-il. L'ensemble de l'équipe travaille avec le logiciel spécifique développé par l'équipe de Gehry : "Digital Project" dont le noyau est CATIA (Conception Assistée Tridimensionnelle Appliquée) qui est une suite d'applications englobant Conception Assistée par Ordinateur, Ingénierie Assistée par Ordinateur et Fabrication Assistée par Ordinateur. Cinq personnes de chez Gehry Technologie assurent la gestion et le développement informatique du projet. Quant à David Guichard, son quotidien s'articule autour de deux axes : technique et organisation. Il coordonne le travail des bureaux d'études présents sur le plateau, celui des fournisseurs et des sous-traitants et leur propose des solutions techniques adaptées.
Le fait que la fondation ait quelque chose à voir avec le monde naval, est peut-être un premier indice expliquant l'intérêt de Studios Architecture pour le profil de cet architecte au parcours si singulier.

David Guichard a d'abord été graphiste, ce qui l'a amené à participer à la conception et à la réalisation de la signalétique d'orientation et d'information du Musée du Louvre. « *Probablement déjà les balbutiements de mon travail en 3D puisqu'il s'agissait d'orienter les personnes dans un environnement complexe comme peut l'être le musée du Louvre* », analyse-t-il. Il travaille en collaboration étroite avec des architectes qui lui dévoilent les arcanes d'un métier qui l'intéresse de plus en plus... David Guichard s'inscrit alors à l'école d'architecture de Paris La Villette tout en assurant son travail pour le musée deux jours et demi par semaine : « *C'était rude, mais ça valait le coup* », déclare-t-il. Et, réminiscence peut-être de ses vacances passées à faire de la voile en Bretagne pendant son enfance, il se passionne pour les cours d'architecture navale, à tel point que ses professeurs lui proposent une charge de cours, qu'il assure toujours aujourd'hui. En 2000, David Guichard soutient son projet de diplôme : « *Un voilier de 18 mètres* ». Un de ses professeurs, Christophe Barreau, architecte naval, lui propose de travailler pour lui. « *Au début, il s'agissait de l'aider à terminer un bateau, puis il est parti faire le tour du monde et m'a confié les clés de son agence pendant un an* », raconte-t-il, encore un peu éberlué. Il y reste quatre ans. En 2004, le secteur naval est en crise : « *C'était l'occasion idéale de faire la transition, retourner à l'architecture "terrestre"* », dit-il avec humour. Cependant, cela ne s'est pas avéré facile car il manque alors d'expérience dans le bâtiment. Il obtient tout de même un poste dans une première agence d'architecture, puis dans une deuxième spécialisée dans le logement. En 2006, il intègre une des dix grandes agences d'architecture parisienne, AS.Architecture-Studio (AS). Il y reste trois ans. « *Ce qui était mon point*

faible : mon expérience en architecture navale, est devenu une force chez AS », analyse-t-il. En effet, sa connaissance pointue des formes complexes, de leur conception en 3D jusqu'à la fabrication (prototypes, moules, fraisage numérique) en font un candidat particulier certes, mais intéressant. L'architecte travaille notamment à la mise au point de la tour du Rotana Hotel située à Amman. « *Cette tour est une prouesse puisque la moitié de la tour est générée par une surface à double courbure ce qui fait que chaque niveau est différent, augmentant ainsi les défis techniques à relever* », explique-t-il avec enthousiasme. David Guichard collabore également à d'autres concours et projets, notamment le projet du Centre Culturel de Mascate (Sultanat d'Oman) ainsi que les Souria Towers à Damas, aujourd'hui en développement. L'architecte côtoie ainsi différents bureaux d'études, ceux-là mêmes en charge de la Fondation Louis Vuitton pour la création.

« *Effectivement, Studios Architectures s'est intéressé à mon expérience dans le développement de projets complexes à l'international. Mais, ce n'était pas suffisant. Avoir entretenu de bonnes relations avec les bureaux d'études engagés sur le projet, s'est avéré décisif dans mon embauche* », explique David Guichard avec simplicité, tout en ajoutant : « *Car ce qui compte vraiment, c'est de mener à bien ma mission principale qui consiste à faire respecter le design de Gehry* ». Depuis l'été 2009, l'ensemble de la maîtrise d'œuvre a pris ses quartiers dans le jardin d'acclimatation du bois de Boulogne et aide les entreprises dans le développement et l'exécution du projet : un immense vaisseau de verre de 150 mètres de long, de 45 mètres de haut, et de 14 000 m^2 SHON.

Une référence ? « *Frank Lloyd Wright, et en littérature : "Les pierres sauvages" de Fernand Pouillon.* »

Dominique Le Roux :

Une expertise au service des investisseurs

Les architectes manquent parfois de confiance en eux. Or un architecte a beaucoup à apporter, sa polyvalence, son imagination, son adaptabilité, et ses capacités de travail.

Janvier 2009, au cœur de la crise, Dominique Le Roux, Architecte dplg, monte avec son associé, M. Henri Chambre, Directeur Immobilier, une société de conseil en immobilier, MiSSIM. Elle couvre cinq champs d'intervention : la conception, la construction, le montage d'opérations, l'exploitation et la cession. Interlocuteur privilégié des investisseurs, Dominique Le Roux sourit : « *Dans le cadre de mes activités, la crise se présente plutôt comme une opportunité* ». En effet, le parc de bureaux est actuellement obsolète. Or, les bailleurs ne souhaitent pas se retrouver avec un parc immobilier vide tandis que les utilisateurs souhaitent réduire leurs charges et leurs loyers. « *Mon rôle consiste à faire en sorte que toutes les parties s'y retrouvent dans le respect des engagements du Grenelle* », déclare-t-il. De surcroît, son expertise dans le développement durable allié à un solide bon sens font déjà la différence dans le cercle exigeant du conseil immobilier.

Ce passionné de mécanique aurait pu ne jamais devenir un spécialiste du bâtiment, sa vocation initiale étant celle de l'ingénierie automobile. Dominique Le Roux entame des études de physique. Cependant, l'approche concrète des problèmes lui manque, il s'inscrit alors aux Beaux-Arts dans l'idée de se former au design. Pour financer ses études, il décroche un emploi de dessinateur-projeteur au sein d'une agence d'architecture. Séduit par le métier, Dominique Le Roux intègre l'Ecole d'Architecture de Bordeaux où il effectue son premier cycle. « *J'étais vraiment dans mon élément, les professeurs enseignant les fondamentaux en Architecture étaient issus des Arts et Métiers et délivraient une formation très pointue* », déclare-t-il. Cependant, afin de côtoyer des personnalités telles que Montès, Buffi, Spinetta, Boudon, ... il poursuit le second cycle de ses études à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de la Villette. En parallèle, l'étudiant exerce de nombreux métiers : guide au Panthéon, chef des ventes à l'OFUP, ... et s'improvise même agent immobilier. Cette expérience l'a beaucoup marqué : « *Je me suis rendu compte que je ne vendais pas de l'architecture, mais des capacités de remboursement* », résume-t-il laconiquement. En 1990, il soutient son diplôme : « *C'était un pont de 500 mètres de long qui reliait la gare au théâtre de la ville de Poitiers, ma ville natale. Je l'avais conçu comme une opération globale permettant de générer de l'activité, des bureaux...* », explique-t-il, encore enthousiaste. Le projet tape dans l'œil de René Monory, à l'époque Président du Conseil Général de la Vienne, et dans celui du Président du Conseil Régional Poitou-Charentes... Jean-Pierre Raffarin. Dominique Le Roux aurait pu difficilement faire mieux pour amorcer un début de carrière très prometteur. Malheureusement, le Conseil Municipal de la ville de Poitiers ne souhaite pas donner une suite favorable à sa proposition.

En 1990, Dominique Le Roux intègre le groupe Bouygues. Il récupère les projets dits "bloqués", et essaie d'en réduire les coûts de 25%. Son approche est triple : technique, managériale et économique. Afin de conserver le permis de construire des bâtiments, il n'apporte pas de modifications aux façades, ce qui rend son intervention encore plus complexe. Dominique Le Roux est pragmatique. Il refuse de répondre à des débats polémiques opposant l'esthétique et la technique, l'économie et la qualité. « *Il faut intégrer l'ensemble des paramètres, et proposer*

une offre sur mesure », déclare-t-il. L'architecte effectue une partie des études très poussées de la "Tour sans fin" (420 mètres) qui pose de nombreux défis techniques : impact des vents, répartition des forces des différents éléments, approvisionnement... « *C'était un des projets les plus intéressants de mon parcours* », explique-t-il tout en esquissant quelques croquis illustrant son propos. Au sein du groupe, il occupe différentes fonctions : ingénieur commercial, chargé d'opérations, directeur technique. En 1996, Bouygues lui finance le cursus d'un CESMA MBA à l'Ecole de Management de Lyon.

Son goût pour l'ingénierie des bâtiments complexes pousse Dominique Le Roux à accepter en 1999 le poste de directeur technique du Forum des Halles pour le compte de la société Unibail. L'architecte effectue un audit énergétique des lieux en collaboration avec la délégation régionale Ile-de-France de l'Agence de l'Environnement et de la Maîtrise d'énergie (ADEME). Ensuite, il met en place les solutions HQE préconisées permettant ainsi de réduire les dépenses énergétiques du centre commercial de 17 %. « *En 2004, j'avais alors acquis beaucoup d'expérience technique et managé différentes équipes* », affirme Dominique Le Roux. Afin d'acquérir des connaissances juridiques et fiscales plus approfondies, il effectue un DESS de Management & Immobilier à l'université Paris Dauphine tout en assurant les charges inhérentes à sa fonction de directeur du département de l'immobilier d'entreprise du groupe Bazin. « *Je gérais des bureaux pour le compte d'investisseurs. C'était très intéressant, mais en 2006, on m'a fait une offre que je ne pouvais pas refuser* », déclare l'architecte. En effet, cette année-là, l'architecte devient directeur du patrimoine et de l'immobilier du groupe Canal+. A ce titre, la gestion immobilière de la fusion Canal+TPS d'une surface de 85 000 m^2 lui est confiée. Sa mission terminée fin 2008, Dominique Le Roux fonde MISSIM, sa société.

« *Au-delà des compétences techniques, un bon relationnel est indispensable* », analyse-t-il. Dominique Le Roux sait de quoi il parle. En effet, il a été vice-président de l'Agora des Directeurs Immobiliers, où il y a rencontré son associé. Membre du Royal Institution of Chartered Surveyors, Dominique Le Roux va ainsi pouvoir développer les activités de sa société à l'international.

Une référence ? « *Plutôt une influence, celle de la musique, car je suis guitariste dans une formation musicale depuis trente ans.* »

Elise Bon :

Architecte + Ingénieur ETP

Il ne faut pas se laisser enfermer par la technique. Mon objectif consiste à la maîtriser afin de trouver un juste équilibre entre les contraintes et la conception .

Chef de projet pour le compte de Marc Barani, Elise Bon, architecte hmonp, assure le suivi technique et opérationnel du chantier du Centre des Congrès de Nancy et gère la coordination des différents interlocuteurs impliqués dans le projet. « *Je viens tout juste d'arriver, il m'est ainsi difficile de vous en dire plus* », explique la jeune architecte tout en ajoutant : « *Si ce n'est que je suis ravie de m'atteler à un projet de cette envergure* ». Marc Barani a remporté l'équerre d'argent en 2008 pour la conception et la réalisation du pôle multimodal du tramway de Nice. Depuis trente ans, cet architecte s'est taillé une réputation d'excellence. « *Son approche est cohérente et rigoureuse jusque dans les moindres détails. Tant dans la conception que dans la réalisation, il maintient toujours le cap* », commente Elise Bon. En raison de la complexité du Centre des Congrès de Nancy, Marc Barani recherche un collaborateur apte à maîtriser jusque dans les moindres détails les aspects techniques du nouvel équipement tout en conservant une vision globale de l'ensemble. Elise Bon est vraisemblablement la bonne personne car elle appartient à ce cercle très restreint et recherché des ingénieurs-architectes. « *Cette double compétence m'est non seulement très utile sur le plan technique, mais me sert aussi beaucoup en gestion et en organisation* », explique la jeune femme.
Comment Elise Bon réussit-elle à créer un lien entre ses deux univers : celui de l'architecture et de l'ingénierie ; pourquoi opte-t-elle pour cette double approche du bâti ?

Elise Bon est une élève brillante qui, une fois son baccalauréat en poche, n'a que l'embarras du choix pour ses études. Ses professeurs et ses proches lui conseillent de tenter la voie royale : classe préparatoire et école d'ingénieur. Elise Bon s'inscrit dans une prépa du Val-de-Marne. « *Elle était près de chez moi et correspondait à mon niveau* », déclare-t-elle avec modestie. Elise Bon intègre l'Ecole Supérieure des Travaux Publics (ESTP) en 2000 et ne le regrettera pas. « *L'approche technique que j'ai acquise à l'ESTP me sert tous les jours* », souligne la jeune femme. Cette école favorise également des cursus dans des établissements à l'étranger. Ainsi en 2003, Elise Bon choisit de passer une année dans l'un des plus prestigieux campus des Etats-Unis, celui du Massachusetts Institute of Technology (MIT). L'étudiante en profite pour approfondir ses connaissances en génie civil et surtout en architecture. « *Les universités américaines favorisent une approche pluridisciplinaire des matières. Comme le MIT abrite un département d'architecture, j'ai pu assister à ses cours* », déclare la jeune femme. Au cours de cette année, Elise Bon découvre non sans étonnement d'autres aspects du monde académique américain. « *Nous avions un cours sur les matériaux composites avec comme consigne la réalisation d'un pont miniature. Une personne s'est présentée avec un projet de talon aiguille...* », explique la jeune femme tout en poursuivant : « *Une petite équipe s'est constituée autour de ce projet. Depuis, le talon composite est en cours de brevet* », conclut la jeune femme, épatée. C'est peut-être à force d'assister à ce genre de situation qu'Elise Bon va finalement poursuivre ses études en architecture ? « *C'est fort probable, je devais de toute façon prendre une décision* », constate la jeune femme. Entrée directement en troisième année de l'Ecole d'Architecture de la Ville et des Territoires à Marne-La-Vallée en 2004, Elise Bon découvre avec un intérêt toujours renouvelé toutes les subtilités inhérentes à la conception architecturale. Une année plus tard, son parcours singulier va taper dans l'œil de Jean-Marc Weill, lui-même architecte et ingénieur, et directeur du bureau d'études C&E Ingénierie.

Cette société, qui compte dix-huit personnes, dont quatre architectes/ingénieurs, est réputée dans l'événementiel et les projets d'exception. L'événementiel est un domaine complexe nécessitant une prise en compte des normes d'un bâtiment car celles-ci ne vont pas nécessairement s'accorder avec celles d'une action éphémère. D'autre part, il faut également composer avec un public souvent conséquent et susceptible d'investir l'espace. « *Nous avons assuré toute la partie opérationnelle de l'installation de la sculpture de Richard Serra au Grand Palais. Naturellement, il faut tenir compte du public. Comment va-t-il circuler ? se comporter ?* », déclare Elise Bon. Ces projets au rythme intense et soutenu nécessitent également une grande réactivité, une vraie curiosité, et beaucoup de flexibilité. « *J'ai aussi réfléchi à certaines questions peu évoquées et pourtant importantes comme la durée de vie d'un espace par exemple* », ajoute la jeune femme. Ces réflexions vont s'avérer fort utiles lorsqu'Elise Bon va intervenir dans la réhabilitation des friches ferroviaires de la SNCF situées dans le dix-huitième arrondissement de Paris. Le réaménagement de la halle Pajol conçu par l'architecte Françoise-Hélène Jourda, se présente comme le projet phare de la zone d'aménagement concerté. « *Ce patrimoine est récent, et n'a pas de vocation patrimoniale. D'autre part, sa destination change également, puisque la halle va abriter entre autres un jardin couvert et une bibliothèque* », explique Elise Bon. Ce projet s'avère très intéressant pour les bureaux d'études impliqués car Françoise-Hélène Jourda demande à chacun d'entre eux d'être responsable de la haute qualité environnementale dans leur domaine. « *C'est une approche très novatrice, qui implique chacun* », conclut Elise Bon.

En 2006, Elise Bon soutient son diplôme avec succès sous la direction de Marc Mimram. Un an après, elle s'inscrit en formation HMONP à l'Ecole d'Architecture de Paris-Val de Seine et le passe en 2008. « *Lorsqu'on travaille en parallèle, les cours sont vraiment utiles* », déclare la jeune architecte. En effet, les projets s'enchaînent chez C&E Ingénierie. « *C'est vraiment un avantage de travailler en bureau d'études car on voit beaucoup de projets* », explique la jeune femme. Cependant, Elise Bon est consciente de devoir faire un choix. « *Aujourd'hui, un bon ingénieur doit se spécialiser, être un crack de l'informatique. Pour ma part, je souhaite plutôt développer l'approche transversale du bâtiment que j'ai acquise en école d'architecture* », explique-t-elle. C'est ainsi, qu'en 2010, pour une période de dix mois, Elise Bon a intégré Dominique Perrault Architecture afin de participer aux études techniques liées aux structures des projets. Tout juste arrivée chez Marc Barani, une nouvelle aventure commence...

Ses références ? « *Herzog & de Meuron pour la pertinence de leur démarche, et leur optimisation des matériaux.* »

Eric Pannetier :

Des grandes agences à l'exercice libéral

La liberté d'action dont bénéficie un architecte en libéral est fantastique.

Fondateur et associé de l'agence d'architecture CAPA, Eric Pannetier, architecte dplg, assure la conception et la réalisation de projets très polyvalents. « *L'unité de production d'une usine de chocolat et son musée, la transformation de plateaux de bureaux en salles dédiées à la direction d'une antenne du Ministère de l'Intérieur, des logements, des équipements publics de proximité...* », énumère posément Eric Pannetier. L'agence répond aussi à des concours en France et en Suisse. « *Dans le public, nous avons démarché directement des maires, et répondu spontanément à des appels d'offres. Dans le privé, c'est plutôt le bouche à oreille qui fonctionne* », analyse l'architecte. Initialement fondée en 2006 par Eric Pannetier rejoint un an plus tard par Michaël Cavelier, son associé, l'agence CAPA connaît une croissance sereine. Malgré la crise la structure conçoit et réalise des projets de plus en plus importants. « *Dans l'idéal, un architecte devrait être capable d'allier architecture et gestion d'une d'entreprise. L'avenir nous dira si nous avons atteint cet objectif* », déclare Eric Pannetier tout en ajoutant : « *Une gestion saine nous permet de nous concentrer sur ce qui est réellement important: l'architecture.* » Les journées se suivent à un rythme intense et aucune ne ressemble à une autre : conception de nouveaux projets, visites de chantiers, rédactions de comptes-rendus, rendez-vous, maintenance informatique, comptabilité... La liste est loin d'être exhaustive. Si Eric Pannetier apprécie l'indépendance que lui confère le statut d'architecte en libéral, il ne se cantonne pas pour autant dans une tour d'ivoire : « *L'architecte doit tenir la confrontation avec ses co-traitants, ses maîtres d'ouvrage, les contraintes de ses projets.* ». Répondre aux problématiques rencontrées et y injecter de la qualité architecturale semble être le credo de l'agence CAPA. « *Nous faisons les choses au fur et à mesure. A chaque avancée, nous pouvons ainsi nous projeter un peu plus en avant* », tempère Eric Pannetier. Quel est le parcours de cet architecte dont le calme apparent semble dissimuler cependant une grande volonté et une importante capacité de travail ?

« *J'avais une vision plutôt traditionnelle du métier d'architecte : Beaucoup de dessin, du chantier...* », commente avec humour Eric Pannetier. Inscrit à l'école d'architecture de Rouen en 1992, le jeune étudiant s'initie avec enthousiasme à une approche pluridisciplinaire du métier. « *Selon mon point de vue, une capacité de conceptualisation importante associée à une bonne vision en trois dimensions sont plus importantes aujourd'hui pour un architecte que ses aptitudes en dessin* », reconnaît Eric Pannetier. En troisième année, il décide d'éprouver le métier sur le terrain. Grâce aux revues de la profession, il dresse une petite liste d'architectes dont il apprécie les réalisations. Son rouleau de calque sous le bras, le jeune provincial fait le tour des agences parisiennes. « *J'ai été bien reçu dans l'ensemble* », affirme Eric Pannetier en riant. Il décroche ainsi un stage d'un mois au sein de l'Atelier Lab, qui sera reconduit pendant toute l'année. « *Christophe Lab m'a fait comprendre ce que signifie l'abnégation, l'engagement pour mener à bien un projet. Je lui dois beaucoup* », déclare l'architecte. Fort de cette belle expérience, Eric Pannetier se réinvestit dans ses études avec une ardeur renouvelée. Lors d'une conférence, le jeune étudiant est séduit par l'univers singulier de l'architecte François Seigneur. Eric Pannetier prend son courage à deux mains et lui demande un stage. La réponse étant positive, l'étudiant s'installe alors en Arles pour une année, tout d'abord comme stagiaire puis comme salarié. « *À l'agence, il y avait un mur entier*

composé de boîtes remplies de projets jamais réalisés, absolument époustouflants pourtant. J'ai passé des soirées entières à les découvrir », s'exclame l'architecte encore émerveillé. François Seigneur est en train de développer une idée permettant d'intégrer la voiture au logement. Le jeune étudiant s'occupe de la mise au point du projet. « *C'était très intéressant, car la voiture concentre beaucoup de problématiques contemporaines* », analyse Eric Pannetier. Ses connaissances acquises dans ce domaine vont l'inspirer dans le choix de son diplôme : *"Le parking comme continuité de l'espace public*", réalisé en binôme avec son futur associé, Michaël Cavelier et soutenu en juin 2000. « *À ce moment-là, j'estimais déjà que l'architecture ne pouvait pas être le fruit d'une démarche solitaire* », déclare Eric Pannetier. Le jeune diplômé s'installe à Paris et enchaîne des missions dans différentes agences d'architecture. Il a été chargé de la conception des hangars d'assemblage abritant l'Airbus A380 chez SCAU et il a également collaboré au concours de la Fondation Pinault pour le compte de Manuelle Gautrand.

En 2001, Eric Pannetier est embauché aux Ateliers Jean Nouvel, pour travailler sur le concours d'un stade. Son contrat est reconduit car l'agence décide de l'intégrer au sein de l'équipe chargée de finaliser le Dossier de Consultation des Entreprises du Musée du quai Branly. « *Finalement, je suis resté cinq ans, jusqu'à la livraison du projet en 2006* », déclare Eric Pannetier. En charge du lot structure et charpentes métalliques, l'architecte travaille d'arrache-pied. « *Nos responsables étaient extrêmement compétents, expérimentés, et l'équipe soudée* », commente l'architecte. Cette bonne entente va s'avérer nécessaire tant le bâtiment est complexe. « *Cela revient un peu à construire un prototype. Du coup, chaque jour, nous étions confrontés à des problèmes inédits. J'ai vraiment appris à mettre en place des processus permettant de trouver des solutions* », analyse Eric Pannetier. Or, ces modifications constantes se répercutent sur l'ensemble du projet. « *Jean Nouvel s'en accommode et joue avec ces nouvelles contraintes. Il réinterprète constamment l'architecture du lieu sans perdre son parti pris. C'est stupéfiant »*, s'exclame l'architecte, admiratif. Parallèlement, Eric Pannetier répond à quelques commandes personnelles : des réaménagements d'appartements, quelques concours... « *C'est très formateur, et ça m'a permis de me tester* », commente l'architecte. En juin 2006, le musée du quai Branly est inauguré et signe la fin d'une expérience unique pour Eric Pannetier.

Peu de temps après, l'architecte décide de se mettre à son compte à plein temps, et monte son agence avec son ancien camarade d'études, Michaël Cavelier. « *Il bénéficie d'une expérience similaire à la mienne puisque chez Renzo Piano il a géré une partie du chantier de la Cité internationale* », déclare l'architecte. Leurs connaissances approfondies des phases d'exécution leur permettent également d'exercer leurs compétences sur les reprises de chantiers de sinistres. « *La polyvalence dans notre pratique de l'architecture est nécessaire aujourd'hui, tout au moins au début* », analyse Eric Pannetier. La solide amitié qui unit les deux architectes alliée à leur parcours professionnel exemplaire semble réunir tous les ingrédients permettant d'assurer la pérennité de l'agence et de leur association. « *Ce qui compte surtout c'est d'avancer* », conclut Eric Pannetier en souriant.

Ses références ? « *Les univers de Ron Mueck, Roman Opalka, Kader Attia, Jane Evelyn Atwood et certaines architectures singulières telles que le Goetheanum réalisé par Rudolf Steiner, pourtant pas architecte, et la chapelle du Frère Klaus par Peter Zumthor.* »

Gaëlle Rioualen :

Architecte Junior zone Amérique

Dans une grande entreprise, on a beaucoup de cartes en main, car il y existe des moyens humains, techniques et financiers considérables permettant de réaliser des projets importants.

Gaëlle Rioualen, Architecte diplômée d'état, travaille pour le compte du groupe LVMH, et plus particulièrement, pour la marque de luxe Louis Vuitton. Le département Architecture compte une équipe de quarante permanents, qui se répartit les projets par zone géographique. La jeune architecte assure la réalisation des projets situés sur la côte ouest des Etats-Unis. « *J'organise mon travail en fonction du décalage horaire. Le matin, je traite les mails arrivés pendant la nuit, pour que l'après-midi, je puisse me rendre disponible pour les contacts téléphoniques et les conference calls* », explique-t-elle. Vuitton Paris se réserve la conception des projets, tandis que Vuitton New-York assure la gestion des budgets et des plannings, les appels d'offre ainsi que les suivis de chantier. « *Nous avons l'habitude de nous rendre plusieurs fois par an dans différentes villes des Etats-Unis, et au moins une fois à New-York pour le debriefing annuel* », déclare la jeune femme, qui a appris le métier en anglais, et se montre enchantée de ses échanges avec ses collègues, en France, comme à l'étranger. « *Chez Vuitton, l'environnement de travail est très international, une vraie tour de Babel* », affirme-t-elle. Si la sensibilité au luxe et à la mode est un critère important pour évoluer dans la société, cela ne semble néanmoins pas suffisant. « *Mon entourage croyait au début que j'allais m'occuper exclusivement de l'aménagement intérieur des boutiques. Or, ce n'est pas le cas. Au contraire, il y a beaucoup de travail à fournir sur les structures, les façades, et l'éclairage…* », analyse la jeune femme. Comment Gaëlle Rioualen a-t-elle réussi à acquérir si rapidement cette double compétence ?

Au profil plutôt scientifique de Gaëlle Rioualen, s'ajoute un goût esthétique certain. Ainsi, l'architecture lui semble être une voie conforme à ses attentes. Elle va alors profiter de ses trois premières années d'études pour expérimenter un éventail de pratiques artistiques très large. « *Les études d'architecture sont fantastiques car elles sont très pluridisciplinaires. J'ai pu faire du dessin, de la photo, de la vidéo, réaliser des maquettes…* », s'exclame l'architecte. En revanche, pendant les deux années suivantes, celles du master, Gaëlle Rioualen prépare son entrée dans la vie active et les consacre ainsi à l'acquisition de compétences plus techniques. Dans cette perspective, elle effectue son mémoire sur le rapprochement entre la mode et l'architecture par le biais d'une analyse détaillée des revêtements de façades qu'elle compare à un vêtement. Par un curieux hasard, une offre de stage au sein du département d'architecture de Louis Vuitton est affichée au même moment dans les locaux de l'école. La chef de projet qui la reçoit en entretien montre un intérêt certain pour l'étude de la jeune étudiante et l'embauche pour un stage d'une durée de quatre mois. « *Cette première expérience s'est inscrite directement dans la continuité de mon mémoire* », conclut la jeune architecte. Extrêmement motivée, elle se lance ensuite dans la préparation de son diplôme. Au sein de l'école Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes, le conseil pédagogique propose plusieurs programmes ; chaque étudiant devant sélectionner ensuite celui qui l'intéresse. Gaëlle Rioualen opte pour la conception d'un théâtre. « *C'était le projet le plus intéressant d'un point de vue technique* », explique-t-elle. Son directeur d'études est architecte acousticien. Sous sa houlette, l'étudiante acquiert des connaissances spécifiques en isolation phonique et équipements scéniques. En juin 2008, une fois son diplôme en poche, Gaëlle Rioualen démarre dans la foulée un nouveau stage d'une

durée de trois mois, au sein des Ateliers Jean Nouvel. Elle intègre une petite équipe en charge de la réalisation d'un showroom. La jeune diplômée s'initie alors à toutes les phases de conception d'un projet. « *La réputation de cette agence n'est pas surfaite, on double son temps d'expérience au sein de cette structure* », explique Gaëlle Rioualen.

Tout s'enchaîne ensuite très vite pour la jeune architecte. La maison Vuitton reprend contact avec elle et lui propose un poste d'assistante chef de projet au sein de son département Architecture. Son stage lui avait permis de s'initier aux rouages de la société, mais Gaëlle Rioualen s'attelle désormais aux projets américains. « *Si on inclut la conception, un projet prend en moyenne un peu plus d'un an pour être ensuite livré, et c'est à peu près le temps que ça m'a pris pour devenir vraiment autonome* », déclare la jeune femme. Ses supérieurs s'avèrent très satisfaits de ses prestations et lui offrent une promotion. Gaëlle Rioualen devient l'architecte junior de la zone Amérique. « *Maintenant, j'ai acquis un certain niveau de responsabilités, je suis plus autonome. Une part de chance a joué, c'est certain* », analyse la jeune femme avec humilité. Elle découvre également des aspects insoupçonnés du métier. Ainsi le "lighting designer" a un rôle important, notamment dans l'éclairage de la boutique et de ses produits. « *Ce que je ne savais pas en revanche, c'est qu'aux Etats-Unis, il existe des lois très précises limitant la dépense énergétique autorisée par projet. Le lighting designer est également en charge de ces calculs* », déclare l'architecte. Gaëlle Rioualen apprécie également d'évoluer au sein d'un groupe prestigieux, capable de favoriser et réaliser des projets ambitieux. « *Régulièrement, nous sommes amenés à intégrer dans nos boutiques des œuvres d'art contemporaines. Ce n'est quand même pas donné à tout le monde !* », s'exclame Gaëlle Rioualen.

Ses références ? « *J'adore les tours, les lieux d'observation, je tiens même un petit carnet de voyage de ces lieux-là. J'ai un faible pour les Petronas Towers, car ce sont les premières que j'ai visitées.* »

Gérard Lauret :

Architecte Consultant chez Jacobs

J'explique systématiquement au client que notre premier objectif consiste à poser la grue sur le chantier.

Depuis 2008, Gérard Lauret est Architecte Consultant de la filiale parisienne d'un important bureau d'études international, le groupe Jacobs. Gérard Lauret fait partie de la cellule "medical planning" qui compte parmi ses experts des architectes consultants hospitaliers et des ingénieurs bio-médicaux. Son champ d'activité couvre trois domaines d'intervention spécifiques : programmation hospitalière, expertise et assistance à Maîtrise d'Ouvrage. La société réalise de grosses opérations hospitalières et des cliniques privées tant en France qu'à l'international. Actuellement, Gérard Lauret coordonne la reconstruction d'un centre de cancérologie de 40 000 m^2 à Bruxelles, l'institut Jules Bordet, dont la livraison est prévue pour 2015. Comment devient-on le chef d'orchestre d'un projet de cette envergure ?

« *En 1979, j'étais donc architecte* », déclare Gérard Lauret avec une légère ironie. En effet, en 1979, le secteur du bâtiment en France était sinistré en raison d'une crise économique très forte. « *Comme il n'y avait absolument pas de travail pour les architectes, j'ai dessiné des meubles pour Mobilier Métallique de l'Ouest pendant un an à Saint-Denis* », raconte-t-il. Comme la majorité des jeunes architectes, il "gratte" beaucoup pour le compte de différentes agences jusqu'en 1984. « *C'était parfois fastidieux, mais très formateur* », conclut-il en souriant. Précurseur, Gérard Lauret s'initie à l'informatique en 1984 et intègre une des rares agences qui utilise l'informatique, le DGV -Dessin Grande Vitesse-. Il se prend de passion pour les "nouvelles images" qui feront bientôt l'objet de sa thèse et, en 1986, l'architecte monte sa société de vidéo institutionnelle spécialisée en architecture. Cette entreprise s'avère passionnante mais peu rentable. Cependant, son association avec Roland Lévy afin de gérer le développement de l'Association pour le Développement de l'Informatique Graphique (ADIG) s'avère fructueuse. Gérard Lauret co-dirige la structure et y enseigne quatre ans. A la même époque, il assure une charge de cours à l'école d'architecture Paris-Val de Seine, ce qu'il fait toujours aujourd'hui. En 1992, il soutient sa thèse préparée en un an malgré son travail à temps plein : « *Je m'y mettais de 20 h à 23 h tous les soirs de la semaine, et je lisais dès que j'avais un peu de temps libre* », déclare posément l'architecte. Père de trois enfants, les fins de mois se font souvent sentir. Gérard Lauret ressent l'envie d'élargir son champ d'interventions et de développer ses compétences au sein d'une structure lui permettant d'évoluer. Cette période correspond à un tournant professionnel décisif.

Gérard Lauret quitte l'ADIG et se fait embaucher par la SCIC (future Icade) où il apprend les bases de l'Assistance à la Maîtrise d'Ouvrage pour l'hospitalier. Ensuite, il exerce ses compétences en tant que responsable immobilier de l'Agence Française de Sécurité Sanitaire des Produits de Santé. Cette étape s'avère déterminante car il découvre et apprend à gérer les rouages de l'administration. Au bout de quatre ans, Gérard Lauret doit cependant prendre une décision : sa titularisation ou sa réintégration dans le secteur privé. En octobre 2002, il choisit la deuxième option en devenant le responsable du département hospitalier d'une filiale spécialisée dans l'Assistance à Maîtrise d'Ouvrage du Crédit Agricole Immobilier. A ce titre, il participe à la construction de l'hôpital général d'Arras réalisé en collaboration avec l'agence d'architecture Groupe 6 et le bureau d'études Jacobs. 60 000 m^2 que l'équipe doit s'engager à

livrer dans des délais très courts : APS en novembre, APD en décembre et choix des entreprises en juillet. « *Être architecte est très utile dans ce type de contexte notamment, car on sait lire un plan, on connaît les subtilités du dessin informatique et on a l'habitude de travailler sous pression* », analyse-t-il. Il gère également les projets et le développement d'établissements hospitaliers à Amiens, Rochefort et Soissons ainsi que des maisons de retraite. « *L'avantage de travailler en AMO, est qu'on couvre la totalité de la production du bâtiment, très en amont et après l'intervention de l'architecte* », explique Gérard Lauret.

En 2008, son arrivée chez Jacobs marque un nouveau tournant dans sa carrière, l'ouverture à des projets internationaux d'envergure. « *Ce qui me motive dans l'AMO, c'est de pouvoir intervenir sur des projets gigantesques, complexes, ce qui est souvent le cas à l'international* », analyse l'architecte. Dans ce métier de conseil, être très organisé est une nécessité car il faut gérer les équipes et les délais. Etre capable de prendre du recul afin de conserver une vision d'ensemble des opérations reste fondamental : « *En ce sens le doctorat m'a été très utile, j'ai appris à ne pas me laisser déborder, d'autant plus que mon aisance rédactionnelle me permet d'être très précis et de gagner un temps précieux* ».

Soucieux de transmettre ses connaissances aux plus jeunes, Gérard Lauret enseigne les subtilités de l'assistance à maîtrise d'ouvrage aux étudiants de cinquième année de l'Ecole Paris-Val de Seine. L'architecte consultant précise : « *Dans les bureaux d'études, la répartition architecte/ingénieur est plus importante qu'on ne le pense et les compétences des architectes y sont très appréciées.* »

« *Actuellement, il manque des candidats qualifiés du côté de la Maîtrise d'Ouvrage* : *Des personnes capables de gérer un chantier, autonomes et aptes à trouver des solutions rapidement* », déclare Gérard Lauret.

Julie Michel :

Dans une agence américaine en Chine

En France, les architectes ont des références, des influences, tandis qu'en Chine, les architectes ont des modèles.

Architecte pour le compte de la filiale chinoise de l'agence d'architecture américaine Philip Johnson & Alan Ritchie depuis avril 2010, Julie Michel, architecte hmonp, assure la phase de conception des projets architecturaux et urbains. « *Il faut être très réactif. En une demi-journée, je dois être capable de définir les grandes lignes de l'esquisse d'une proposition* », explique la jeune femme. En effet, en Chine, les besoins sont tels qu'il faut y répondre au plus vite. « *Un petit projet couvre 20 000 m², un grand plusieurs centaines d'hectares* », ajoute Julie Michel. La renommée et l'expérience de l'agence Philip Johnson & Alan Ritchie sont ainsi particulièrement adaptés pour répondre à la conception et à la réalisation de projets de grande envergure. A Shanghai, au sein de la filiale, l'équipe est composée d'une quarantaine de personnes, dont dix architectes américains et européens. Comme souvent en Chine, ce sont les architectes étrangers qui gèrent les phases de conception et d'esquisse tandis que les architectes chinois assurent la phase chantier ainsi que l'interface avec les clients, les entreprises, et l'administration. De surcroît, la réglementation urbaine reste moins légiférée qu'en Europe ; dans certaines villes, il n'existe pas de prescriptions pour les façades par exemple. « *Du coup, je bénéficie de plus de liberté sur le plan créatif que je ne l'avais imaginé. En fait, les Chinois sont ouverts, très curieux et ils ont un vrai respect pour le savoir-faire de l'architecte* », déclare Julie Michel avec enthousiasme. Ce mode de fonctionnement permet ainsi d'allouer beaucoup de responsabilités aux jeunes ; leur travail de conception et d'esquisse constitue la marque de fabrique de leur agence. Comment cette jeune architecte a-t-elle réussi à devenir la "patte" de l'une des plus prestigieuses d'entre elles ?

Les dispositions de Julie Michel pour les sciences et ses aptitudes créatives la font opter pour l'architecture. En 2001, elle intègre l'école d'architecture de Versailles. Dès que cela s'avère possible, elle intègre un programme Erasmus en 2004 qui lui permet d'étudier un an à la Technische Universität de Berlin. En effet, son goût pour les voyages et la découverte de différentes cultures se confondent en une seconde passion. Julie Michel utilise cependant les langues comme un outil. « *Parler une autre langue, c'est un bon moyen pour élargir ses horizons, mais ce n'est pas un but en soi. Je n'aurais pas voulu en faire un métier* », explique la jeune architecte. Cette année-là, elle va porter un intérêt tout particulier à l'urbanisme : « *La réalité urbaine en Allemagne est très différente de celle qui existe en France. En Allemagne, certaines villes décroissent, il faut démolir afin de reconstituer des îlots de densité humaine afin de redynamiser une région* », analyse la jeune femme. Les spécificités de l'urbanisme allemand la fascinent tellement qu'elle commence un travail de recherche sur la reconstruction dans les années cinquante de deux quartiers berlinois, Hansaviertel et Stalinallee, qui aboutira à un mémoire de master, décroché en 2007. Son intérêt pour l'urbanisme se retrouve également dans son travail de diplôme, obtenu un an plus tôt. Il se présente sous la forme d'une réponse à un programme qui a réellement été posé par la ville de Dijon à cette époque : comment transformer un quartier industriel en un quartier de gare. Il semble du coup naturel de voir la jeune architecte intégrer une grande agence d'urbanisme. Or, la jeune diplômée a d'autres projets : « *J'avais effectué un stage chez un urbaniste et j'avais été à vrai dire un peu rebutée par les aspects administratifs du métier. Du coup, il m'a semblé plus judicieux de*

trouver un poste dans une agence d'architecture spécialisée dans les Etablissements Recevant du Public (ERP) ».

Julie Michel est alors embauchée par 3SD, cabinet d'architecture spécialisé dans les établissements hospitaliers. Elle y apprend notamment à répondre à la réglementation des équipements médico-sociaux et à en optimiser l'intégration dans un projet. En 2007, elle est embauchée par l'agence d'architecture Rombaut, spécialisée en équipements scolaires. La jeune architecte y travaille d'arrache-pied. « *C'était formidable, car j'ai appris à assurer toutes les phases d'un projet, de sa conception à sa livraison* », explique-t-elle en souriant. « *J'ai ainsi pu obtenir mon habilitation d'architecte diplômée d'Etat à l'exercice de la Maîtrise d'œuvre en mon nom propre par une validation des acquis de l'expérience (VAE)* », déclare la jeune architecte. Promue chef de projet, elle coordonne alors la réalisation d'une école maternelle ainsi que la réhabilitation d'un commissariat à Paris. « *Ces projets m'ont appris à travailler en autonomie, à faire preuve de réactivité* », déclare Julie Michel.
En 2010, le virus des voyages la reprend. « *C'était le bon moment pour chercher un poste à l'étranger. Je bénéficiais d'un peu d'expérience professionnelle et je n'avais pas de charge de famille* », souligne la jeune femme. Une fois sur place à Shanghai, Julie Michel décroche un poste chez Philip Johnson & Alan Ritchie dans la semaine. « *Selon mes employeurs, mes connaissances en urbanisme et en équipements publics ont fait la différence. De mon point de vue, je pense qu'il existe beaucoup d'opportunités en Chine actuellement, mais que peu osent y répondre* », analyse-t-elle avec humilité. S'il est vrai que les temps de transports sont plutôt élevés - trois heures par jour en ce qui concerne Julie Michel - son rythme de travail est le même qu'en France : trente-neuf heures.

Mais cette expérience n'est-elle pas aussi l'occasion rêvée pour s'ouvrir à une autre culture, enrichir ses connaissances ? « *C'est absolument fascinant. Je suis constamment obligée de remettre en question mes préjugés, notamment sur la piètre qualité des réalisations. Ici, le sol appartient à l'Etat qui délivre des baux pour une durée de soixante-dix ans. Forcément, dans ce contexte, un bâtiment ne peut pas être conçu pour durer* », analyse la jeune architecte avec pertinence. Julie Michel ne perd également pas une occasion pour découvrir cet immense pays et s'attelle constamment à en décrypter les us et coutumes. « *En Chine, il existe des copies de tout, même des livres d'archi. C'est vraiment une culture : quand c'est bien, on copie. En partie grâce à cela, les Chinois sont plutôt cultivés* », constate la jeune architecte.

Ses références ? « *En architecture, Rem Koolhas incontestablement, et en cinéma, Jim Jarmusch, Wim Wenders, Wong Kar-Wai, pour leur vision de la ville.* »

Marion Cloarec :

Directrice de la Formation au CNDB

Mon métier me permet de dialoguer avec tous les acteurs de la filière de la construction : urbanistes, industriels, géographes, architectes, élus.

Directrice de la formation au Comité National pour le Développement du Bois (CNDB) depuis 2004, Marion Cloarec, architecte dplg, contribue activement au développement des connaissances de la construction bois. Tous les acteurs de la filière sont ainsi susceptibles de faire appel à ses services: Architectes, maîtres d'ouvrage, entreprises générales, bureaux d'études, spécialistes de la maison, artisans, distributeurs, ... « *C'est essentiel d'effectuer la mise à jour des connaissances sur le matériau et ses technologies mais aussi sur les métiers et l'actualité, afin d'anticiper les besoins et faire évoluer l'offre* », explique posément la directrice. Depuis 1989, le CNDB est l'organisme de promotion du bois. Il est soutenu par le Ministère de l'Alimentation, de l'Agriculture et de la Pêche, ainsi que par l'ensemble des acteurs de la filière bois. « *Un des atouts du CNDB consiste en sa capacité à répondre simultanément aux demandes des Maîtres d'Ouvrage et des architectes* », déclare Marion Cloarec. La formation continue au CNDB se compose de deux approches distinctes. La première est globale et s'adresse particulièrement aux prescripteurs et aux donneurs d'ordre de la construction. La seconde développe une approche par le marché et consiste à former des spécialistes de la maison à ossature bois. Sous l'appellation Maisons Bois Outils Concept (MBOC), cette méthode pédagogique est fondée sur la technique de construction la plus répandue : l'ossature-plateforme (98 % du marché nord-américain). Efficace et performant pour l'habitat neuf, ce dispositif s'avère particulièrement ingénieux dans le cadre d'extensions et de surélévations de bâtiments existants. Afin d'optimiser les connaissances acquises au sein d'une formation, le stagiaire a également la possibilité de les approfondir grâce aux éditions du CNDB. En effet, pratiquement chaque formation fait l'objet d'une édition. « *Ces recueils servent d'aide-mémoire ou de référence en cas de nécessité, et permettent aussi d'examiner certains aspects du sujet en détail, ce qui n'est pas toujours possible, faute de temps, lors d'une session de formation* », analyse la directrice. La finesse d'esprit et l'ouverture à autrui sont deux qualités qui ont permis à Marion Cloarec de se faire un nom au sein d'une filière dont les enjeux, environnementaux notamment, sont d'importance. Comment cette architecte a-t-elle accédé à ces fonctions ?

Marion Cloarec naît et grandit à Paris. Attirée par la pluridisciplinarité des études d'architecture, elle s'inscrit à l'école d'architecture de Nanterre. « *Cette école venait d'ouvrir, tout était nouveau, c'était excitant* », commente Marion Cloarec. Pendant ses études, elle exerce ses compétences chez différents architectes, lesquels par un heureux hasard ou en raison du flair de Marion Cloarec, se feront pratiquement tous un nom : Jean Nouvel, Jean Willerval, Pierre Sirvin, chez lequel elle rencontre Edouard François. « *C'était très instructif de voir le projet s'affiner par itération, jusqu'à le voir remis en cause, pour la cohérence ... même à la veille d'un rendu* », explique-t-elle. En 1983, dans le cadre de son diplôme, cette passionnée de musique classique répond au programme de l'opéra Bastille mis au concours la même année. Son diplôme en poche, la jeune architecte décide de se mettre à son compte. Elle alterne alors les courtes missions dans des agences d'architecture et différents bureaux d'études avec des commandes personnelles. Celles-ci consistent en des projets d'aménagement et des réhabilitations lourdes. « *C'est à ce moment-là que j'ai réellement mesuré à quel point il est difficile de matérialiser un projet* », déclare Marion Cloarec avec lucidité. En 1985, sa carrière va prendre une tournure complètement inattendue car la jeune architecte est sélectionnée pour une formation rémunérée dans le cadre d'une mission expérimentale "Architectes et Industriels de la Construction" initiée par le Ministère de l'Equipement. Chaque architecte suit le cursus en binôme avec un industriel. Chacun met ainsi son expertise au service de solutions communes sur des sujets tels que R&D, design, conception technique, expérimentation, communication. A la fin du stage, Marion Cloarec décide de mettre en pratique ce qu'elle a appris.

Elle déménage à Toulouse et y fonde la société APCIS -Architecture de Produit Conception Industrielle et Services - avec deux associés. « *Nous pouvions accompagner un industriel lors de la recherche et du développement d'un produit afin qu'il puisse tenir compte des besoins des architectes tout comme lui proposer une réorganisation de son offre, de sa documentation et des informations sur les produits en l'adaptant aux besoins des architectes.* », analyse Marion Cloarec. Simultanément, la jeune gérante est élue pendant deux mandats d'affilée au Conseil de l'Ordre des Architectes en tant que représentante de la diversité des métiers de l'architecture. Pendant huit ans, elle mène de front le développement de sa société ainsi que les actions liées à son mandat : campagnes de sensibilisation afin de motiver la création de partenariats entre industriels et architectes, organisation de conférences, de voyages. « *Aujourd'hui, tout ça semble évident, mais à l'époque, cela n'existait pas* », explique Marion Cloarec. De 1990 à 1994, elle consacre le peu de temps libre qui lui reste à l'enseignement. En 1994, malgré un travail acharné, le contexte économique reste très difficile. Marion Cloarec doit prendre une décision. Elle interrompt les activités de la société et retourne vivre à Paris. « *Une page importante de ma vie s'est tournée à ce moment-là* », déclare-t-elle tout en affirmant « *Je n'ai aucun regret car j'ai donné tout ce que j'ai pu* ».

Marion Cloarec va cependant récolter rapidement les fruits de son travail. En effet, à peine a-t-elle le temps de s'installer, que l'architecte se voit convoquée à un entretien d'embauche au CNDB pour un poste de chargée de communication. Ainsi, malgré une expérience toute relative dans le domaine des relations presse, elle est embauchée. « *La communication était externalisée, il a tout fallu reprendre de zéro* », souligne Marion Cloarec. Etablir un fichier presse, rencontrer les journalistes, organiser des visites de projet, assurer les salons, faire connaître non seulement la construction bois mais le CNDB encore jeune, créer des supports de communication, initier des partenariats, contribuer au comité de rédaction de la revue du CNDB "Séquences bois", font partie des multiples tâches assurées par l'architecte. « *Dans le monde du bois, des personnes de culture et de sensibilité différentes doivent travailler ensemble, ce qui est d'autant plus complexe qu'elles n'ont pas forcément les mêmes attentes* », explique la directrice. Au bout de trois ans, le service Communication est bien établi. La direction demande alors à Marion Cloarec de mettre en place la délégation régionale Ile-de-France du CNDB. « *A nouveau, tout était à faire* », déclare l'architecte. Elle identifie les acteurs principaux de la filière, mène un travail de sensibilisation au bois auprès des architectes, soutient leurs projets auprès des élus, développe les visites d'architecture contemporaine en France et en Europe. Marion Cloarec connaît tous les chantiers bois et toutes les entreprises spécialisées dans la région. « *C'est un métier de contact, cependant, il faut savoir faire preuve de diplomatie, rester neutre* », explique-t-elle. Le CNDB n'est pas un bureau d'études. Dès lors, pour répondre aux questions techniques les plus complexes, Marion Cloarec instaure des consultations d'ingénierie spécialisée mais surtout adosse la délégation au Centre technique du bois et de l'ameublement (CTBA*) riche des compétences de ses ingénieurs. Au bout de quatre ans, la délégation Ile-de-France du CNDB trouve son rythme de croisière.
En 2004, le départ du responsable de la formation la confronte à un nouveau challenge. Le CNDB lui propose de reprendre le poste et de développer l'offre de stages. « *Il y avait de nouveaux enjeux à concrétiser, alors forcément cela ne pouvait que me plaire* », commente la directrice avec humour.
*devenu "Institut technologie FCBA" en 2009

Ses références ? « *Alvar Aalto, Louis Kahn, la production artistique d'Anselm Kiefer, et les textes remarquables de l'historien de l'art Daniel Arasse.* »

Olivier Herbemont :

Directeur des Affaires Immobilières - Air France

Les spécificités de l'architecte ne sont pas celles d'un artiste mais celles d'un concepteur de talent apte à répondre avec cohérence et professionnalisme à toutes les complexités d'un projet.

Chef du Département Maîtrise d'Ouvrage à la Direction des Affaires Immobilières d'Air France depuis 1997, Olivier Herbemont, architecte DESA, a été nommé récemment Directeur des Affaires Immobilières de la compagnie. Il a en charge l'intégralité de ses investissements immobiliers. En douze ans, 250 projets d'une surface totale de 650 000 m^2 ont été réalisés, dont 85 % en France et 15 % à l'international. Le budget des opérations est également d'importance: 200 millions d'euros, lesquels sont gérés par ce Département qui comprend quinze personnes. « *L'immobilier n'est pas le cœur de métier de la Compagnie. Alors dans ce contexte, il faut se limiter à une petite équipe, solide, efficace et crédible, et dont les membres s'entendent bien* », résume Olivier Herbemont avec simplicité. Les projets immobiliers de la Compagnie sont variés. En effet, leurs surfaces sont comprises dans une fourchette allant de quelques centaines de mètres carrés à plus de 100 000 m^2. D'autre part, sept Grands Projets (supérieurs à 30 000 m^2), ont été réalisés ces douze dernières années. Réhabilitation et construction de bâtiments neufs font partie des prestations coordonnées par l'équipe. Sur le site de l'aéroport de Charles de Gaulle, si les Aéroports de Paris réalisent les aérogares, Air France s'occupe des aménagements spécifiques correspondants. La palette des réalisations s'avère extrêmement vaste : bâtiments industriels complexes, hangars A320 et A380, usine d'équipements et de réacteurs, gares de fret... La gamme de réalisations de la Compagnie comprend également la rénovation de bâtiments tertiaires, la réalisation de bâtiments logistiques, les agences, les salons, les desks... « *Pour se faire une idée de la complexité de nos activités, il faut rappeler que les installations répondent à la demande interne mais aussi à l'activité de service fournies à des clients extérieurs comme par exemple d'autres compagnies aériennes...* », souligne Olivier Herbemont avec un enthousiasme non dissimulé. Est-ce cette énergie, cette ouverture aux autres qui lui a permis de faire comprendre et accepter cette mission au sein d'un environnement industriel exigeant qui caractérise la compagnie Air France ?

Comme de nombreux étudiants en architecture, Olivier Herbemont effectue son service militaire en tant que coopérant à l'étranger. Pour lui, la destination sera le Maroc, sujet de son diplôme. Il y dresse l'inventaire des techniques architecturales traditionnelles et leur possible évolution. « *Mon but était de faire construire en tenant compte de l'existence de fortes traditions de construction et de la beauté des paysages locaux ; il ne fallait surtout pas défigurer en bétonnant à tout va* », affirme l'architecte. Fort de cette expérience, Olivier Herbemont réalise son mémoire de diplôme sur " *La restructuration de l'habitat rural et son évolution au sein de l'aménagement du territoire* ". Il apprécie le fait que l'on conçoive et réalise des bâtiments différemment dans le monde entier. « *C'est ça qui est intéressant, non ?* » interroge-t-il. Diplômé de l'Ecole Spéciale d'Architecture en 1976, il retourne alors au Maroc. Avec un de ses camarades d'études, ils pratiquent ensemble leur métier. Pendant trois ans, les deux jeunes associés sillonnent le pays, répondent à des commandes privées. Confronté très jeune et rapidement à l'exercice de sa profession, Olivier Herbemont revient sur ses années d'apprentissage en accéléré : « *Nous collaborions avec des partenaires venus de tous les horizons. Nous avions tous vingt-cinq ans, et assumions ensemble de vraies responsabilités. C'est plus rare aujourd'hui* ».

Toute personne ayant démarré sa vie professionnelle à l'étranger se trouve confrontée à une décision difficile, celle d'effectuer l'intégralité de son parcours à l'étranger ou alors de rentrer dans son pays d'origine. En 1980, Olivier Herbemont rentre en France et cherche à exercer ses compétences au sein d'une structure susceptible de lui confier des missions régulières à l'étranger. Il apprend qu'Air France recrute en maîtrise d'oeuvre. Pendant dix ans, il parcourt le monde pour le compte de la Compagnie : l'Inde, les Etats-Unis, le Japon, l'Amérique du Sud. « *Le Japon est un pays extraordinaire pour un architecte, l'équivalent du "voyage initiatique en Italie" , j'y ai beaucoup appris* », analyse-t-il.

En 1990, le secteur du transport aérien va connaître d'importantes transformations. Le métier évolue, les compagnies se concentrent sur leur cœur de métier : le transport aérien. Pour les Affaires Immobilières, il va falloir opérer différemment. « *Au lieu de tout réaliser en interne, on a externalisé la maîtrise d'œuvre, se limitant au "noyau dur" de la maîtrise d'ouvrage* », explique Olivier Herbemont. Alors adjoint d'Alain Gilles, Directeur des Affaires Immobilières, ils organisent la Maîtrise d'Ouvrage Industrielle au sein de la Compagnie, et établissent les fondements et la méthodologie de la fonction. « *La notion de Chef de projet responsable et autonome, tant chez le Client qu'au sein de la maîtrise d'ouvrage est fondamentale pour permettre réactivité, efficacité et tenue des objectifs* », analyse Olivier Herbemont. tout en ajoutant : « *Ensemble, nous transformons l'expression de besoin industriel de notre Client en un programme immobilier*». Cette étape, cruciale, s'effectue en collaboration avec des programmistes externes. L'appel aux prestataires extérieurs est une constante afin de garantir le respect des critères du "marché" et éviter toute culture "maison". Afin d'assurer la mission de la Maîtrise d'ouvrage, l'implication du département est très forte à chacune des phases consistant à coordonner et à dresser la synthèse des étapes de chaque projet en cours. La validation s'effectue en continu afin d'augmenter la capacité de réponse. En 1997, Olivier Herbemont devient ainsi le chef du département auprès de Bertrand Duzan, successeur d'Alain Gilles. Depuis treize ans, il coordonne un portefeuille d'une quarantaine de projets en continu ; il trouve des solutions, arbitre, tranche, prend les décisions les plus délicates. Les missions des concepteurs sont découpées de même que les marchés sont passés en lots séparés. « *Le principe est de disposer de l'information en direct et au plus tôt. Le système d'information doit être transparent et régulier* », explique-t-il.

« *Ce qui me réjouit souvent c'est de découvrir la fascination de nos clients vis-à-vis de l'implication des architectes dans un projet. Ils sont également épatés de constater qu'à partir d'une petite esquisse, quelque chose de tangible peut être réalisé* », s'exclame Olivier Herbemont, tout en ajoutant : « *En fait, l'acte de construire fascine les individus* ». Soucieux de transmettre ses connaissances et de partager son expérience avec les plus jeunes, Olivier Herbemont anime régulièrement des conférences dans les écoles d'Architecture et déclare : « *Avec ma double casquette d'architecte et de maître d'ouvrage, j'essaie de leur expliquer les enjeux et j'aborde les questions qui sous-tendent l'acte de construire ; Quelle est la mission de la maîtrise d'ouvrage ? Celle de l'architecte ? Comment construit-on un projet industriel aujourd'hui ?* »

Ses références ? « *Tous les déserts du monde, paysages originels et éternels, là où l'on touche à l'essentiel.* »

Oriane Le Roy Liberge :

D'une ONG à la promotion immobilière

Sois libre, autonome et acteur du changement.

Responsable qualité pour le compte de Sully Promotion, Oriane Le Roy Liberge, Architecte hmonp, s'assure que les projets de la société répondent bien aux normes environnementales en vigueur. « *Ce poste est très transversal et implique l'ensemble des acteurs d'un projet, du montage de l'opération à la livraison* », explique Oriane Le Roy Liberge. Les réunions sont fréquentes et une veille des nouvelles réglementations, constante. Promoteur gestionnaire de la région Centre et d'Ile-de-France et associé au groupe immobilier Les Provinces, spécialiste de la promotion immobilière dans toute la France, Sully Promotion existe depuis 1996. Raymond Le Roy Liberge, père de la jeune femme, en est le fondateur et l'actuel président. Son frère Ivain a également rejoint la structure depuis cinq ans. « *Nous sommes issus d'une famille d'entrepreneurs. Mes arrières grands-parents construisaient déjà en Cochinchine* », explique Oriane Le Roy Liberge. Le groupe Les Provinces fait preuve des qualités généralement attribuées aux entreprises familiales telles que le sens de l'engagement et du service, une vision à long terme ainsi qu'une gestion maîtrisée. Ceci explique fort vraisemblablement la croissance régulière du groupe en à peine quinze ans, mais pas seulement. En effet, son ouverture sur le monde lui confère une place à part, singulière dans le paysage de la promotion immobilière française. « *Une partie de ma famille a vécu au Maroc et certains membres de notre famille sont établis à l'étranger. Du coup, nous savons nous adapter à d'autres cultures, ne pas nous attacher coûte que coûte à un seul point de vue* », déclare Oriane Le Roy Liberge. Comment la jeune architecte réussit-elle à intégrer cette vision du monde dans son parcours professionnel ?

Pendant son adolescence, Oriane Le Roy Liberge fait partie de plusieurs associations et se montre passionnée de bande dessinée. Avec les Blouses Roses, bénévoles chargés d'apporter un peu de gaieté dans les hôpitaux, elle pense à la médecine. Le destin en décidera cependant autrement, car la jeune femme montre de réelles aptitudes en dessin et se voit conseiller l'architecture. Un peu dubitative, Oriane Le Roy Liberge s'inscrit à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Versailles en 1999. « *J'ai été mordue direct* », affirme-t-elle. Un an plus tard, la jeune étudiante fait partie des deux mille jeunes âgés de vingt ans en l'an 2000 sélectionnés par le Ministère de la Culture dans le cadre des "Reporter 2000". Pendant deux mois, elle voyage sur le continent Européen et rapporte un témoignage écrit et photographique de cette expérience. « *J'ai appris à voyager seule, sac au dos* », déclare Oriane le Roy Liberge. Elle continue l'aventure un an à l'université de Valladolid en Espagne en profitant du programme Erasmus. De retour en France, elle axe le plus possible ses projets d'études sur des problématiques à l'étranger, comme en Chine ou au Brésil.

Lors d'une conférence, elle rencontre Patrick Coulombel, Président de la Fondation Architectes de l'Urgence. Cette ONG française, fondation reconnue d'utilité publique, existe depuis 2001. Elle a pour but d'aider les populations victimes de catastrophes naturelles, technologiques ou humaines à reconstruire leur habitat ainsi que leurs équipements. La première étape consiste à répondre très rapidement à une situation d'urgence en évaluant les risques et les mesures stratégiques à prendre pour stabiliser la situation et la sécuriser. Une autre étape s'attache à l'évaluation des dommages, puis à la reconstruction d'un habitat décent et durable ainsi que des infrastructures essentielles (écoles, hôpitaux,...) Cette phase est réalisée en partenariat étroit avec les acteurs locaux qui font preuve de leur connaissance du terrain et de leur savoir-faire spécifique, tandis que les chargés de

mission utilisent leur expertise professionnelle pour optimiser l'efficacité de chacune des parties. Afin que les populations locales deviennent de plus en plus plus autonomes, des formations couvrant l'intégralité des métiers du bâtiment sont effectuées sur place. Il s'agit également d'accompagner le redémarrage de la vie économique par l'emploi de matériaux locaux, et de mener une politique concrète de conservation du patrimoine architectural, historique et culturel. « *Cette ONG rassemble mes centres d'intérêt, l'architecture, l'action humanitaire sur le terrain, les langues... Travailler avec eux après mes études avait du sens* », déclare Oriane Le Roy Liberge.

En janvier 2007, la jeune architecte alors diplômée d'Etat depuis 2006, s'envole pour l'Indonésie afin de participer à la conception et à la réalisation d'une cinquantaine de maisons afin d'y reloger les victimes d'un tremblement de terre. Le succès est tel que la population leur demande également de construire une crèche puis une école maternelle. « *Le projet était bien maîtrisé, et la population très investie. D'autre part, nous avons constaté que nos techniques de constructions parasismiques étaient reprises sur d'autres chantiers que les nôtres, preuve de la réussite de la mission* », raconte la jeune architecte. En 2009, ce projet est récompensé par le prix Architecture et Maîtres d'Ouvrage (AMO), mention " initiative habitat et environnement ", pour la qualité de l'œuvre et du dialogue instauré entre maître d'œuvre et maître d'ouvrage. « *Cette expérience m'a fait réaliser que j'aimais beaucoup initier et monter des projets, ainsi que gérer des équipes »*, commente Oriane Le Roy Liberge. Elle enchaîne avec une mission au Sri Lanka. Il s'agit de construire pour sa population une soixantaine de maisons dans un pays en plein conflit armé. « *Cela n'avait rien à voir avec l'Indonésie car la population du Nord du Sri Lanka est déracinée. Le tsunami et la guerre y ont laissé des traces profondes. En raison de questions de sécurité, le suivi de chantier et la gestion des matériaux étaient très complexes* », reconnaît l'architecte qui ne se démonte pas et travaille d'arrache-pied pour livrer les logements demandés. « *Dans ce contexte, on se sent vraiment utile parce que l'on suggère qu'une reconstruction est possible concrètement mais aussi symboliquement* » explique Oriane Le Roy Liberge.

Voulant acquérir de plus solides connaissances sur le métier et consciente que la vie de famille reste difficilement compatible avec une carrière dans l'humanitaire, Oriane Le Roy Liberge fait le choix de rester en France. Dans un premier temps, L'architecte exerce ses compétences en concevant des logements et des équipements pour le compte de l'agence d'Alain Derbesse puis elle approfondit ses connaissances dans la réalisation de bâtiments à visée commerciale et tertiaire chez Gérard Franc. « *J'ai acquis ainsi des compétences dans des domaines très variés* », analyse Oriane Le Roy Liberge qui décide, forte de ces expériences, d'intégrer l'entreprise familiale Sully Promotion le temps de consolider les bases d'un dialogue promoteur-maître d'œuvre si brillamment commencé en Indonésie. L'adage familial "*Sois libre, autonome et acteur du changement*" a encore de beaux jours devant lui.

Ses références ? « *Les voyages favorisent la mise en place d'une vision critique ainsi que l'ouverture à d'autres cultures et à différents types d'architecture. C'est très stimulant.* »

Depuis 2003, ArchiBat soutient l'action des Architectes de l'Urgence. En mai 2009, Dominique Noël a été élue au Conseil d'administration de la Fondation. Pour aider les Architectes de l'Urgence, faire une donation ou poser une candidature pour un départ en mission, **contactez : info@archi-urgent.com - tél : 03 22 80 00 60**

Pauline Brossard :

Une Architecte chez Bouygues Immobilier

Aujourd'hui, il ne faut pas envisager les études d'architecture comme une finalité, mais comme un point de départ.

Directeur adjoint Innovation et Développement durable au sein de la société Bouygues Immobilier depuis 2005, Pauline Brossard, architecte dplg, décode le monde de l'architecture pour le compte de la Maîtrise d'Ouvrage, et, réciproquement celui de la Maîtrise d'Ouvrage pour les architectes. « *Je me sens investie de mon double rôle avec ces deux acteurs majeurs du bâtiment car les deux approches s'avèrent complémentaires et particulièrement enrichissantes* », commente-t-elle avec simplicité. Afin de mener à bien ce projet ambitieux, elle a établi dans un premier temps un cahier des charges déterminant ses objectifs et les moyens nécessaires pour y parvenir. Une de ses missions consiste à représenter Bouygues Immobilier via des opérations de mécénat. Pauline Brossard organise les liens avec les Nouveaux Albums des Jeunes Architectes et Paysagistes, aide les lauréats à développer leur activité, assure les partenariats avec différentes écoles, et participe aux Cahiers de l'Observatoire de la Ville, initiés par Bouygues Immobilier. Sa deuxième mission consiste à collaborer avec les différentes équipes sur des projets opérationnels afin qu'ils puissent bénéficier de son expérience d'architecte. Bouygues Immobilier compte 1500 personnes en France et à l'international, 250 en Ile-de-France. Les projets sont ainsi nombreux et le rythme intense.

Très consciente de l'impact de l'architecture dans le monde de demain, Pauline Brossard partage une grande part de son expertise, organise et anime une équipe de recherche et développement afin de mener à bien sa troisième mission : l'élaboration de "Green Offices", des immeubles de bureaux à énergie positive, et la mise en forme des nouveaux modes d'habitat de demain. « *Pour nous, en matière d'environnement durable, il ne s'agit pas de répondre aux réglementations actuelles, mais de les devancer* », explique-t-elle. A l'écouter, on se demande quel est le parcours de cette architecte en avance sur son époque.

Il est difficile d'imaginer à quel point certaines coïncidences s'avèrent étonnantes. Jeune lycéenne Parisienne, passionnée de design, de dessin et de peinture, Pauline Brossard va régulièrement visiter des expositions au Grand Palais. Une fois son bac en poche, elle s'inscrit à l'école d'architecture UP7 située... au Grand Palais. Sous la houlette de l'architecte et professeur Ciriani, elle découvre toutes les subtilités et les exigences du métier. Elle termine cependant ses études à l'école d'architecture de Versailles : « *C'était très important pour moi de comparer les différentes manières d'envisager l'architecture* ». Cette approche globale et synthétique des projets se révèle déjà dans le choix de son diplôme : « *Une briqueterie au bord d'un canal* ». Associer le trafic fluvial à l'activité de l'usine lui permet d'intégrer une dimension plus large au projet.

Après sa soutenance, elle enchaîne des missions ainsi que des projets en libéral pendant deux ans. Or, l'exercice de sa profession en indépendant s'avère pour elle un sacerdoce, « *si on veut le faire bien, il faut y penser tout le temps, y penser 80% de mon temps ça me convenait mieux* », analyse-t-elle avec humour. Au même moment, elle démarre une mission de quatre mois pour l'architecte Jean-Loup Roubert en 1985, sans même s'imaginer une seule seconde que cette collaboration va durer... vingt ans ! En 1992, elle commence à travailler sur la rénovation d'un bâtiment parisien de grande envergure... Le Grand Palais devenu en quelque sorte son bâtiment fétiche. Elle effectue une étude de risques dont les conclusions sont transmises au Ministère de la Culture. En 1993, alors

qu'une exposition sur le design est ouverte au public, un boulon se détache de la charpente et pulvérise littéralement une œuvre métallique réalisée par le grand couturier Jean-Paul Gaultier. L'exposition est suspendue, le bâtiment fermé par décision ministérielle. La rénovation va pouvoir commencer, mais c'est une opération à rebondissements, qui fluctue, s'interrompt, pour finalement reprendre jusqu'à sa réouverture en 2006.
Toujours au sein de l'agence, Pauline Brossard travaille à d'autres projets et plus particulièrement à ceux relatifs à la conception et à la réalisation de trois immeubles de bureaux insérés dans le plan masse imaginé par l'urbaniste Xaveer de Geyter, celui-ci ayant remporté le concours lancé par la SEM. Ce projet s'est avéré être un vrai challenge. En effet, Pauline Brossard a été la médiatrice de l'opération livrée en 2000. Elle a proposé et a réussi à mettre en place des solutions permettant de conserver la vision personnelle et riche de l'urbaniste tout en intégrant les éléments nécessaires au confort des utilisateurs. « *Nous avons travaillé en très bonne intelligence, c'était agréable et enthousiasmant* », déclare-t-elle en souriant.
Un autre projet très riche et très stimulant a été celui du théâtre de substitution de l'Odéon. "Odéon, ateliers Berthier", livré en 2004, existe toujours. Le Ministère de la Culture, séduit par la qualité architecturale du lieu, l'a conservé. Pauline Brossard et Jean-Loup Roubert ont souhaité rompre avec les codes habituels de l'espace théâtral. En raison de son emplacement le long des boulevards extérieurs, il a fallu trouver des solutions acoustiques complexes. De surcroît, le parti pris architectural est audacieux. De cet ancien magasin de décors seuls les volumes sont conservés, l'esprit du lieu toujours présent. L'espace devient ainsi modulable, chaque metteur en scène peut le configurer comme il l'entend. La charpente métallique est renforcée, les matériaux laissés bruts à la façon d'un Palais de Tokyo théâtral.

« *J'avais toujours dit qu'une fois que la première machine-outil rentrerait sur le site du Grand Palais, je pourrais partir* », déclare l'architecte. En 2004, c'est chose faite. Pauline Brossard peut enfin se consacrer pleinement à un projet qui lui tient à cœur depuis longtemps : rapprocher les architectes de la Maîtrise d'Ouvrage et réciproquement. Elle dresse alors une liste des différents maîtres d'ouvrage avec lesquels elle a travaillé, et commence à prendre contact avec eux. Le président de Bouygues Immobilier, François Bertière, lui explique que la société réfléchit alors à des opérations abondant en ce sens. « *On était sur la même longueur d'ondes, nous avions identifié les mêmes choses. Cela s'est fait tout seul* », analyse-t-elle.

Pauline Brossard accorde beaucoup d'importance aux projets, mais elle attache également une attention toute particulière aux personnes avec lesquelles elle est amenée à collaborer. « *J'ai un profond respect pour Dominique Alba qui a réussi à réaliser cette incroyable vitrine de l'architecture qu'est le Pavillon de l'Arsenal.* » Elle voue également une grande admiration à Françoise-Hélène Jourda, architecte française, dotée d'une chaire à la faculté d'Architecture de Vienne en Autriche, et militant depuis plus de vingt ans pour une démarche respectueuse de l'environnement de la part des architectes. « *Elle passait pour une avant-gardiste, mais elle a tenu bon, et aujourd'hui le développement durable est au cœur des débats* », conclut Pauline Brossard avec sa franchise coutumière.

Ses références ? « *En architecture, je suis une inconditionnelle de Christian de Portzamparc et en design de Philippe Starck* ».

Silvio Babin:
Chef de projet retail

L'architecture commerciale permet à un architecte de mener ses projets de façon autonome.

Actuellement en phase de négociation finale avec son futur employeur, Silvio Babin, architecte, signe ainsi son retour dans le monde du luxe. Malheureusement, nous ne pourrons guère en dire plus, confidentialité oblige... Initialement chef de projet retail pour le compte du groupe Korus en 2009, Silvio Babin a assuré l'interface des projets entre les clients et le groupe. « *Sur certains projets, Korus joue le rôle d'une entreprise générale* », explique-t-il. Cette société a une histoire étonnante. En effet, son fondateur a mis en place un procédé permettant la systématisation des Guichets Automatiques Bancaires afin d'en réduire les coûts et la durée de réalisation. C'est ainsi que le groupe Korus s'est fondé une réputation d'expertise dans le domaine bancaire. « *C'est très complexe car il y des zones blindées à intégrer* », explique Silvio Babin. Le groupe Korus qui compte trois cents personnes a diversifié ses activités et renforce actuellement sa présence à l'international via des filiales situées en Italie, Espagne, Roumanie et Allemagne. Il semble ainsi naturel de se demander pourquoi Silvio Babin a souhaité quitter l'entreprise pour de nouvelles aventures. « *La phase de conception des projets me manquait, et une opportunité plus en adéquation avec mes attentes s'est présentée* », déclare l'architecte sans détours. Quel est le parcours de ce pionnier de l'architecture commerciale ?

Rien ne prédisposait Silvio Babin à devenir architecte. Après avoir décroché un baccalauréat technique, il se destine plutôt à un parcours d'ingénieur. Or, un de ses cousins inscrit en école d'architecture lui conseille de faire de même. En 1983, c'est chose faite. Silvio Babin intègre l'école d'architecture Paris-Villemin. Très rapidement, il trouve un travail à mi-temps chez l'architecte Pierre Scali, passionné de concours. « *Je débitais des kilomètres de tracés, et il ne nous imposait aucune limite* », explique l'architecte encore amusé. Il enchaîne ensuite de nombreuses missions ponctuelles dans différentes agences pour finalement décrocher son premier "vrai" poste chez l'architecte Florent Picamoles, qui a longtemps été chef d'agence avant de se mettre à son compte. « *C'est quelqu'un de très compétent et de très pragmatique. Du coup, 90% de ses projets aboutissent. C'est très concret* », explique Silvio Babin. En 1992, on lui propose un poste chez Bruneau & Butticker, un cabinet de jeunes architectes. Il travaille notamment sur le réaménagement d'un espace urbain dans lequel doit s'insérer un ensemble de logements étudiants majoritairement dédié à des étrangers. Le concours est gagné, mais le projet est annulé. *« Une personne a lancé une pétition car elle ne souhaitait pas cohabiter avec des étrangers. Ce jour-là, j'ai compris que la bonne volonté de l'architecte ne suffit pas toujours* », analyse Silvio Babin.

En 1994, la crise économique s'accroît : Toute la profession est concernée. « *C'est bien simple, il n'y avait quasiment plus de boulot nulle part* », résume Silvio Babin. Il répond à quelques petits contrats en free lance et, en 1995, suit un stage intensif de formation au logiciel Autocad. « *C'était une étape déterminante pour moi car les architectes capables de se débrouiller en informatique étaient encore peu nombreux* ». En effet, les propositions pleuvent malgré un contexte difficile. Silvio Babin travaille quelques temps pour l'agence de design Craie.

En 1996, il est également contacté par l'enseigne américaine Ralph Lauren alors en quête d'un chef de projet. En effet, outre l'informatique, Silvio Babin bénéficie d'un autre avantage de taille... Il maîtrise

réellement l'anglais. « *J'étais dans un collège pilote à Saint-Gratien où je suivais sept heures de cours d'anglais par semaine avec une professeure extraordinaire* », explique-t-il. Son allure de rugbyman détonne pourtant dans ce milieu raffiné, mais ses compétences et son caractère enjoué créent l'adhésion. Dans un premier temps, il conçoit une quinzaine de "corners" - ces points de vente que l'on trouve dans les grands magasins - dans toute l'Europe. Ayant ainsi fait ses preuves, il est rapidement promu chef de projet. Silvio Babin s'attelle alors à un projet de taille : l'intégration en image 3D de tous les mobiliers. Ces éléments seront ensuite consignés dans une base de données. Une fois mise en place, cette nouvelle méthodologie va permettre de rapprocher le monde de l'architecture et du marketing. « *Le rendu informatique des plans et les images 3D sont très utiles pour les commerciaux lors des négociations des emplacements* », commente l'architecte. Silvio Babin travaille d'arrache-pied mais cela en vaut la peine car l'enseigne connaît une croissance fulgurante passant ainsi de quinze projets en 1996 à quatre-cent-cinquante en 2000. « *En architecture commerciale, on ne peut pas compter ses heures, car il faut être très réactif, et aussi pédagogue car le client ne comprend pas toujours la durée de certains délais requis par l'administration* », analyse le chef de projet.

Au bout de neuf ans, malgré d'excellents résultats, Ralph Laurent se restructure et licencie l'ensemble de ses salariés pour délocaliser son siège en Suisse. Pour gagner sa vie, Silvio Babin décide de se mettre à son compte en tant que spécialiste de l'architecture commerciale. Son expérience alliée à son réseau de relations tissé pendant plus d'une décennie lui permettent d'enchaîner les affaires. En 2006 cependant, au grand étonnement de son entourage, Silvio Babin décide d'interrompre son activité : « *Exercer mes compétences en autonomie oui j'apprécie, mais travailler seul, non, définitivement pas* ». Il intègre alors l'agence d'architecture Lignes et Idées spécialisée dans la conception des espaces de beauté, de soin et de bien-être. Silvio Babin gère les projets des clients les plus prestigieux de la structure. Sephora, une des plus grandes chaînes de distribution de produits de beauté dans le monde en fait partie. Quarante projets par an en moyenne lui sont dédiés, allant de la réhabilitation au dépôt de permis. « *Je déposais le permis de construire et assurais la phase d'exécution des projets* », explique-t-il. Un des pilotes de chantier avec lequel il collabore est embauché au sein du groupe Korus. « *C'est un groupe qui arrive à progresser en pleine crise, j'ai pensé que cela valait le coup de s'y pencher de plus près, et j'ai eu raison* », conclut Silvio Babin. Pendant plus d'un an, l'architecte devenu chef de projet retail chez Korus assure la coordination de nombreux projets en bonne intelligence avec l'ensemble des acteurs concernés.

Actuellement, une enseigne du luxe fait appel à lui. « *C'est un nouveau défi, et je suis enchanté d'avoir à gérer la phase de conception des projets* », conclut Silvio Babin.

Ses références ? « *L'astronomie, source de questionnements permanents.* »

Stéphanie Boin :
Rénovation urbaine et Habitat social

Les étudiants en architecture connaissent les grands cabinets d'urbanisme mais n'imaginent pas ce qu'ils peuvent apporter à une collectivité.

Exerçant ses compétences à la Direction du Développement de l'Habitat et de la Rénovation Urbaine de la Ville du Havre, Stéphanie Boin, architecte dplg, est en charge de la coordination de la rénovation du Centre Ancien, retenu au Programme national de qualification des quartiers anciens dégradés (PNRQAD), institué par l'Agence nationale pour la rénovation urbaine (ANRU) et l'Agence nationale de l'habitat (ANAH). Cette requalification définie par la loi "Mobilisation pour le logement et de lutte contre l'exclusion" du 25 mars 2009, doit permettre de résorber efficacement l'habitat indigne, de remettre sur le marché des logements vacants et de faciliter la rénovation énergétique des logements existants tout en maintenant la mixité sociale dans les quartiers anciens les plus dégradés. « *C'est un programme complet qui intègre des financements publics afin de mener à bien les projets. La Ville pourra acquérir certains îlots d'habitats dégradés, afin de les transformer en logements ou en équipements publics* », explique Stéphanie Boin avec enthousiasme. En effet, si la Ville du Havre fait la preuve d'un dynamisme exemplaire ces quinze dernières années, jusqu'à réussir à faire inscrire son centre-ville au Patrimoine Mondial de l'Humanité par l'UNESCO en 2005, elle est confrontée aux mêmes nécessités que les autres collectivités françaises pour faire aboutir ses projets, soit de trouver des partenaires afin de les concrétiser. « *Nous signons le PNRQAD au début de l'année prochaine* », déclare Stéphanie Boin tout en ajoutant : « *Nous débutons un projet dont l'élaboration va prendre entre dix et quinze ans. J'ai vraiment de la chance de participer à cela* ». La chance est un terme qui revient souvent dans les propos de la jeune femme. Pourtant est-il vraiment adapté pour résumer à lui seul le parcours de Stéphanie Boin ?

Titulaire d'un baccalauréat littéraire, Stéphanie Boin s'inscrit un peu par hasard en école d'architecture. « *Je ne me voyais pas suivre des études universitaires classiques, l'architecture offrait une formation très pluridisciplinaire qui me convenait bien* », explique-t-elle. Pendant ses études, elle effectue quelques stages peu enthousiasmants en agence d'architecture, anime des ateliers plastiques dans des centres d'action sociale, et monte un projet sur la base d'improvisations théâtrales et d'installations plastiques en collaboration avec une plasticienne et deux comédiennes pendant plusieurs années. « *Ces expériences m'ont permis de comprendre que j'apprécie particulièrement le travail en groupe, et a affirmé ma nécessité à intégrer une dimension sociale aux projets culturels* », analyse Stéphanie Boin.
En 2000, elle soutient son projet de diplôme qui porte sur la notion de monument dans l'art et l'architecture grâce à l'étude approfondie des strates du jardin impérial Yuang Ming Yuan à Pékin, ce qui lui permet de faire la synthèse historique, sociale, urbanistique, architecturale et artistique d'un lieu. « *C'est un espace symbolique, chargé d'histoire ; celle de l'Empire chinois, puis ce jardin a été réapproprié par des marginaux. Il y avait des choses à raconter* », s'exclame-t-elle.

En 2001, une ancienne camarade d'études monte l'antenne rouennaise de "Territoires Sites & Cités", bureau d'études d'urbanisme qui bénéficie déjà d'une existence de vingt ans dans le Nord-Pas-de-Calais. Elle lui propose d'intégrer l'équipe comme chargée de projets. « *En tant que bureau d'études, nous avions une équipe très complète, ce qui plaisait beaucoup aux communes, car elles n'avaient plus besoin de multiplier les interlocuteurs* », déclare Stéphanie Boin. Au sein de cette structure, elle apprend entre autres à concevoir des aménagements urbains, des études, à doter certaines

communes d'un Plan Local d'Urbanisme. « *Ce qui m'intéresse particulièrement, c'est la partie diagnostic; faire ressortir les points forts et les points faibles d'un territoire, aller sur le terrain* », affirme Stéphanie Boin. Naturellement, elle est amenée à rencontrer beaucoup d'élus et découvre que leur fonction est loin d'être aussi enviable que l'on ne pourrait l'imaginer. « *Ils sont soumis à beaucoup de stress induit par la durée de leur mandat, la pression de leurs administrés et les attaques de leurs opposants. D'ailleurs, c'est le jeu, la règle démocratique fondamentale, mais il faut avoir les reins solides* », conclut Stéphanie Boin avec pragmatisme.

En 2005, un poste se libère au service de l'urbanisme de la Ville du Havre, Stéphanie Boin y soumet sa candidature. « *Pourtant, j'aimais beaucoup mon travail à l'agence* », avoue-t-elle. Mais, l'idée de vivre dans un autre lieu, d'initier des projets, est très stimulante. Quatre architectes sont rattachés à ce service, chacun en charge d'une partie de la ville. « *Je m'occupais de la partie haute, une zone de grands ensembles d'habitat social et pavillonnaire* ». Peu de temps après, l'architecte responsable du Quartier Ancien s'en va et Stéphanie Boin le remplace. « *Etant donné les problématiques sociales du quartier, cela devenait fondamental de sensibiliser les élus sur les stratégies de rénovation du quartier* », analyse-t-elle. Il faut croire que ses arguments ont trouvé un écho favorable puisqu'elle a changé de poste et intégré une nouvelle direction fondée en 2008, celle du développement de l'habitat et du renouvellement urbain. Cette structure regroupe toutes les personnes en charge du renouvellement urbain dans les quartiers d'habitat social ainsi qu'un service plus stratégique en charge des études autour de l'habitat. « *Comme les phases d'études et opérationnelles sont regroupées, le système devient très efficace. Du coup, on peut travailler de concert avec l'agglomération, l'agence d'urbanisme et les autres collectivités locales telles que Région et Département, partenaires de nos projets* », analyse-t-elle.

En tant que chef de projet en charge du Centre Ancien de la ville du Havre, Stéphanie Boin assure actuellement la mise en place de l'organisation du projet. Les réunions occupent la moitié de son emploi temps. Il lui faut constituer les équipes, assurer les comités de pilotage, les rencontres avec les élus et les partenaires. A cela s'ajoutent les nombreuses visites sur le terrain, ainsi que l'élaboration de documents financiers, de rapports et de comptes-rendus. « *Oui, il vaut mieux être organisé, mais je crois que le plus important est de bien communiquer et positivement surtout ! Chaque détail a son importance et tout le monde a un rôle à jouer* », déclare-t-elle. Les interventions sur les habitats prioritaires marquent la première étape, permettant ainsi de répondre rapidement aux situations les plus lourdes en matière de logement indigne. Dans un second temps, vers 2014-2015, la Ville pourra alors commencer la rénovation des bâtiments-clé du quartier permettant ainsi l'intégration d'infrastructures fondamentales ; des écoles et des crèches notamment.

Le projet semble bien enclenché, et très concret en termes d'amélioration des conditions de vie de ses habitants. Cependant, pour Stéphanie Boin, si tout cela est effectivement essentiel, elle souhaiterait également insuffler à cette activité constructive une part d'éphémère: « *J'aimerais vraiment favoriser la création de moments forts, permettant de générer une temporalité, des souvenirs dans le quartier car l'immatériel me semble tout aussi important* ».

Ses références ? « *La vision d'Edouard François pour sa prise en compte du contexte urbain est toujours intéressante et, en arts visuels, Tadashi Kawamata et Nan Goldin.* »

Therdsiddhi Hoprasartsuk-Pellaumail :
De Versailles à Shanghai

Pour moi travailler à l'étranger est quelque chose de très naturel, d'évident.

Chef de projet au sein de l'agence d'architecture helvétique Virtuarch à Shanghai depuis 2008, Therdsiddhi Hoprasartsuk-Pellaumail, Architecte diplômé d'état, a déjà collaboré à une dizaine de projets en moins de deux ans. « *En Chine, ce qui est intéressant, c'est que les projets vont très vite* », déclare-t-il. En charge de la réhabilitation d'une école de 4 000 m^2, il a consacré un mois et demi de son temps à la conception, deux autres au chantier. Les tâches sont clairement réparties ; ses homologues chinois gèrent les entreprises chinoises tandis qu'il coordonne l'interface avec le client Français. En Chine, une des particularités réside dans le fait que plusieurs étapes sont menées de front simultanément. « *Cela peut sembler étrange, mais c'est une donnée essentielle pour comprendre le mode de fonctionnement local* », commente-t-il. Ainsi, en moins de quatre mois, le projet est livré. « *J'enchaîne les projets, j'apprends beaucoup, c'est dynamique* », conclut-il en souriant. Virtuarch est une société Suisse, qui possède deux bureaux : le premier à Zürich et le second à Shanghai. En Chine, l'agence est très cosmopolite et comprend quarante-cinq employés en moyenne ; les trois-quarts d'entre eux sont chinois et le tiers restant est d'origine étrangère, des Européens en majorité. « *Les étrangers sont le plus souvent des jeunes architectes* », explique Therdsiddhi Hoprasartsuk-Pellaumail, « *il n'y a pas tant d'expatriés que cela. Les gens ont du mal à franchir le pas* », constate le jeune architecte. Pourtant, les conditions de travail sont très similaires à celles que l'on peut trouver en Europe, d'une part parce que la majorité des clients sont Européens, et d'autre part parce que les architectes européens sont très recherchés en Asie en raison de leur capacité à maintenir une vision d'ensemble sur un projet. « *Dans une agence chinoise, un architecte ne peut pas travailler de façon autonome, c'est pourquoi il y a beaucoup de personnel, et le système reste très hiérarchisé. Ceci dit, les choses sont en train de changer, bientôt, les architectes chinois auront exactement les mêmes compétences que celles d'un Européen* », explique-t-il. Virtuarch n'est pas une agence spécialisée, mais elle s'est tout de même forgée une très bonne réputation dans le domaine des infrastructures industrielles et scolaires. Elle a notamment conçu deux écoles dans le Sichuan à la suite du tremblement de terre avec le soutien financier d'organisations internationales. Plus surprenant encore, Therdsiddhi Hoprasartsuk-Pellaumail, planche actuellement sur la réalisation de projets d'écoles en Extrême-Orient ainsi qu'au Moyen-Orient, pour des études de faisabilité. « *Shanghai n'est plus un relais asiatique, c'est devenu une ville centrale où l'on décide, conçoit, et réalise des projets, non seulement en Asie, mais partout dans le monde* », analyse-t-il. Cette aisance lui permettant de comprendre et d'absorber les us et coutumes de différentes cultures semble être pour lui une seconde nature. Quel est le parcours de ce jeune architecte ?

En 2000, Therdsiddhi Hoprasartsuk-Pellaumail débute ses études d'architecture à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Versailles (ENSAV). « *Ce métier me semblait très complet, stimulant intellectuellement et surtout exportable ; ce dernier point était en revanche un critère décisif* », explique-t-il. Très rapidement, il effectue différents stages au sein d'une agence d'architecture, Idées d'Architectes, à Garches. L' agence comprend deux associés, et une dizaine d'employés, elle réalise des logements individuels, des logements pour des promoteurs, des équipements publics, plus particulièrement des crèches et des écoles. La diversité des projets permet au jeune stagiaire de se

confronter à différents types de bâtiments et à acquérir l'expérience de chaque phase d'un projet, de la conception au chantier. « *C'était très formateur, vraiment une structure idéale pour débuter* », conclut Therdsiddhi Hoprasartsuk-Pellaumail. En 2005, il commence à s'atteler à son travail de diplôme qui va porter sur l'aménagement du château de la Motte à Stains. « *En fait, c'était surtout le site qui m'intéressait parce que beaucoup d'aménagements avaient été prévus, mais aucun n'ayant abouti, j'ai donc souhaité apporter ma petite pierre à l'édifice* », déclare-t-il avec simplicité. Il soutient son diplôme en 2006, « *un vendredi* », précise-t-il, tout en ajoutant: « *car le lundi, je commençais à travailler en tant que salarié toujours, pour le compte d'Idées d'Architectes ; j'y suis resté un an* », conclut-t-il avec une certaine fierté.

Né en Thaïlande et ayant grandi et vécu dans quatre continents, l'ouverture à différentes cultures et le goût du voyage sont une évidence pour le jeune homme. « *Je n'avais plus beaucoup d'attaches en France* », explique-t-il, tout en ajoutant : « *Mes parents étaient repartis à l'étranger et ma sœur avait déménagé en Chine* ». Ainsi, il se sent enfin prêt à concrétiser son souhait initial, celui d'exercer son métier d'architecte à l'étranger. Il dépose alors plusieurs offres de candidature dans quelques agences en Asie et reçoit différentes propositions émanant de structures en Thaïlande ainsi qu'en Chine. « *Je parle le Thaï couramment, c'était du coup assez logique que j'intéresse des entreprises dans ce pays, mais pour ma part, je voulais vraiment découvrir un territoire que je ne connaissais pas* », déclare l'architecte qui opte ainsi pour la Chine. « *Fin 2007, c'était une bonne période pour faire acte de candidature, la conjoncture étant très favorable. Sur dix CV envoyés, cinq entreprises ont répondu. Ce qui est tout à fait dans la norme* », explique-t-il avec modestie tout en ajoutant : « *De plus, ma connaissance des infrastructures publiques a certainement été décisive lors de mon embauche chez Virtuarch* ». En effet, la Chine a soif de nouveaux équipements publics. Les besoins sont colossaux : « *Les agences se tournent maintenant vers les villes dites secondaires, cinq à dix millions d'habitants quand même, donc vous pouvez imaginer ce que cela implique. D'autant plus qu'il y a également beaucoup de villes d'un million d'habitants. C'est juste une autre échelle* », constate Therdsiddhi Hoprasartsuk-Pellaumail.

L'idée de la "French Touch" le fait sourire. « *La dimension culturelle permet de différencier les pays en termes d'image : le côté "Versailles" de la France, l'aspect carré et organisé des Allemands, le style de vie anglo-saxon, l'excellence italienne. Tout ça peut sembler très cliché, mais en Europe, nous ne sommes pas non plus exempts de clichés sur la Chine* », analyse Therdsiddhi Hoprasartsuk-Pellaumail avec humour et lucidité. Pour l'instant, très satisfait de sa situation professionnelle, il ne songe pas à en changer. Cependant, plus tard... Cet éternel voyageur s'installera dans un autre pays, « *je ne sais pas vraiment où, tant que l'on y parle l'anglais ou le français, ça me conviendra...* »

Ses références ? « *Les projets futuristes d'Oscar Niemeyer, les réalisations des architectes suisses, Herzog & De Meuron.* »

Vincent Boreux :

Au cœur d'une agence chinoise

En Chine, il est essentiel de discuter de tout, même des évidences, car ce qui semble logique pour nous ne l'est pas pour un Chinois et réciproquement.

Chef de projet pour le compte de l'agence d'architecture Sunyat International à Shanghai, Vincent Boreux, architecte dplg dirige actuellement la réhabilitation de villas afin de les convertir en espaces commerciaux et culturels. « *C'est un projet de 8 000 m², une broutille pour les Chinois* », explique l'architecte tout en ajoutant : « *Je suis très content parce que je peux affiner les détails* ». En Chine, les besoins sont tels et l'échelle des villes si importante, qu'aux compétences d'un architecte doivent s'ajouter celles d'un urbaniste. « *Par exemple, lorsqu'un architecte réalise une galerie marchande, il va lui falloir également organiser d'autres d'espaces, des circulations, des lieux publics, et aussi prendre en considération les écarts entre les bâtiments. Du coup, sur certains projets, nous n'avons pas le temps d'approfondir comme on le souhaiterait* », analyse le chef de projet. Pour répondre à ces demandes de grande envergure, les agences d'architecture chinoises recrutent à tour de bras. Sunyat International est l'une d'entre elles, et c'est une des plus importantes. En effet, elle compte actuellement trois cent cinquante personnes, mais ce chiffre augmente déjà de jour en jour. Vincent Boreux est un privilégié car il est l'un des quatre étrangers que compte la structure. Tous font partie du "Research Centre" ; un département de vingt personnes, majoritairement dédié à la conception. « *C'est très chic d'avoir un designer étranger dans son écurie, mais cette fascination commence à diminuer* », nuance Vincent Boreux. Depuis 2007, date de son arrivée en Chine, l'architecte a pris l'habitude de susciter l'attraction, d'être dévisagé dans les réunions de travail, les lieux publics et les administrations. En effet, Vincent Boreux ne mène pas la vie d'un expatrié type, puisqu'il est l'un des rares à exercer ses compétences exclusivement au sein d'agences chinoises. L'écouter est passionnant, car, en peu de temps, l'architecte a réussi à décoder les us et coutumes de son nouvel environnement avec finesse et pertinence, sans préjugés, ni angélisme. Comment Vincent Boreux a-t-il réussi ce tour de force ?

Comme bon nombre d'étudiants, Vincent Boreux choisit en 1995 d'intégrer une école d'architecture un peu par hasard, car le métier semble réunir deux éléments pourtant antinomiques à première vue : créativité et pragmatisme. Passionné par les logiciels permettant de traiter l'image, Vincent Boreux apprend rapidement à les maîtriser, ce qui va s'avérer être un réel atout. En effet, à la fin des années quatre-vingt-dix, peu de jeunes architectes bénéficient d'un aussi bon niveau en informatique. Cet avantage va lui permettre d'être embauché en 1999 en tant que dessinateur par l'agence Eurythmic, spécialisée dans la réalisation de bureaux de standing. « *On travaillait en binôme : un chef de projet et un dessinateur, c'était extrêmement formateur* », explique Vincent Boreux. Cependant, le jeune étudiant ne souhaite pas se spécialiser si tôt dans un domaine de compétences. C'est pourquoi en 2002, il intègre un petit cabinet d'architecture Parisien, DMS. Cette nouvelle opportunité lui permet de s'ouvrir à différents projets, de découvrir les procédures des marchés publics, et de s'initier au chantier. Comme l'agence n'a pas constamment de concours à rendre, elle n'emploie le jeune homme que ponctuellement. C'est alors que Vincent Boreux rencontre Roger Taillibert, qui souhaite exploiter ses compétences en images de synthèse pour le rendu de ses grands équipements, sportifs notamment. Une curieuse alternance professionnelle va ainsi s'installer. Pendant quatre ans, le dessinateur projeteur fera des allers et retours entre les deux structures.

Par ce biais, il va toucher une grande diversité de projets tant dans leur nature que dans leur échelle. Cependant, Vincent Boreux est conscient qu'il doit faire un choix : « *Effectivement, il fallait trancher. J'avais deux solutions : devenir infographiste ou architecte* ». Il opte pour l'architecture et décroche son diplôme en 2006.

Le jeune diplômé décide alors de s'expatrier en Chine. « *J'ai toujours voulu travailler à l'étranger* », explique-t-il. Pendant des années, par intérêt personnel, il avait pris des cours de Japonais et y avait rencontré… de nombreux Chinois. Certains d'entre eux deviennent des amis proches. « *Ils m'ont vraiment donné envie de découvrir leur pays* », déclare l'architecte. En 2007, un poste de chef de projet lui est proposé chez Ete Lee et Associés Architectes Urbanistes, cabinet d'architecture chinois. Un des associés de l'agence a suivi ses études à Paris et conserve des liens étroits avec la France. Une petite filiale s'est même ouverte à Paris et des échanges réguliers d'étudiants ont été établis entre l'université de Tongji et l'école d'architecture de Paris Belleville. Cependant, la très grande majorité des projets de l'agence restent conçus et réalisés en Chine. « *Ce cadre était parfait pour démarrer. Si vraiment j'étais trop perdu, je pouvais au moins m'exprimer en français avec cet associé* », explique Vincent Boreux avec humour. Mais de fait, l'adaptation à d'autres méthodes de travail s'avère complexe, et les malentendus nombreux comme le raconte très bien le chef de projet : « *Une association m'avait demandé de réaliser une église. J'étais très fier de ma proposition : un plan en croix traditionnel accompagné de représentations bibliques plus contemporaines* », il s'interrompt avant d'ajouter : « *Le Client avait l'air content, mais j'ai été surpris de devoir enlever le baptistère, certaines représentations et de faire peindre la croix en rouge. Après validation du projet par les autorités locales, j'ai enfin compris. Un de mes collègues a salué la beauté… de ce temple protestant* ». En Chine, beaucoup de décisions sont prises oralement, les confrontations sont rares, les sous-entendus nombreux, et les traductions parfois hasardeuses peuvent générer ce type de quiproquo. Vincent Boreux en est conscient et avoue : « *Une part de l'effort d'adaptation consiste à accepter de ne pas tout comprendre* », analyse-t-il. Mais ces quelques embûches ne l'interrompent pas dans la poursuite de ce parcours qui s'avère malgré tout fascinant, d'autant plus que les Chinois se montrent plutôt indulgents face aux efforts de l'architecte français, car ils sont bien conscients de l'ampleur et de la difficulté de la tâche.

Vincent Boreux mobilise également une grande partie de son énergie à fournir un travail qui se démarque des concurrents d'autres agences. « *C'est ce qu'on attend de moi, une originalité, un style, de la qualité. Rien n'est acquis ici, c'est un univers très concurrentiel* ». La course des grands chantiers ne semble jamais s'interrompre. Pourtant, Vincent Boreux souhaiterait dans quelque temps modérer un peu son rythme afin de mener à bien un projet qui lui tient à cœur : « *Je souhaite montrer qu'en Chine, les tours ne sont pas forcément la seule réponse possible à la densification urbaine* ».

Ses références ? « *Je fonctionne par phases. En ce moment je me replonge dans l'étude de l'architecture brutaliste.* »

Vincent Delfaud :

Chef de Projet à Toronto

A long terme, plutôt qu'une agence d'architecture traditionnelle, je souhaite monter un atelier de construction qui permettrait à tous les corps de métiers du bâtiment de travailler ensemble en amont des projets.

Chef de projet pour le compte de l'agence d'architecture Adamson & Associates, Vincent Delfaud, architecte diplômé d'état, coordonne la réalisation du London Bridge Place à Londres. Cet immeuble de bureaux d'une surface de 50 000 m^2 et de 80 mètres en hauteur s'implante dans une zone urbaine très dense, juste au-dessus d'une station abritant deux lignes de métro, une gare routière comprenant une vingtaine de bus et une trentaine de taxis. Pour corser le tout, le chantier du bâtiment est situé à moins de deux mètres des travaux d'élargissement de la ligne de train Thameslink. « *Je vais certainement devoir faire preuve du légendaire flegme britannique pour mener à bien ce projet* », commente non sans humour Vincent Delfaud, qui connaît bien son sujet étant donné qu'il a déposé deux des trois permis de construire de ce même bâtiment quelques années auparavant, alors qu'il exerçait ses compétences chez Renzo Piano, concepteur du London Bridge Quarter. Tout d'abord, Vincent Delfaud a assisté le chef de projet, puis il a pris en charge l'enveloppe du bâtiment, dont le procédé innovant, réalisé en usine, s'avère d'une grande rapidité dans sa mise en place, mais nécessite cependant dans sa conception en amont un travail important et précis. « *Une erreur, et c'est toute la chaîne qui est touchée* », analyse Vincent Delfaud.

Sa venue chez Adamson & Associates, importante agence d'architecture canadienne, dont l'expertise mondiale dans la construction des Immeubles de Grande Hauteur n'est plus à démontrer, semble ainsi évidente. Or, le parcours de Vincent Delfaud, bien que prometteur s'avère plus complexe que l'on ne pourrait l'imaginer à première vue. Quel en serait la clé ?

La réponse à cette question pourrait bien être le "Tenebrion" du Sahel, coléoptère dont la grande capacité de résistance et de survie aux conditions les plus extrêmes, s'inscrit comme le fil conducteur du parcours de ce jeune architecte. De son enfance et adolescence en région parisienne, Vincent Delfaud évoque plutôt ses nombreux voyages en Afrique : « *Cela m'a beaucoup marqué de découvrir très jeune qu'à quatre heures d'avion de chez moi, il existe un si grand décalage de mode de vie* ». Ses jobs d'été dans le bâtiment l'incitent, une fois son baccalauréat en poche, à envisager dans un premier temps des études en génie civil. Cependant, en 2000, sa visite de l'école d'architecture Paris Val-de-Marne lui fait changer d'avis. « *Les études étant assez longues, je ne voulais pas perdre de temps* », explique le jeune architecte. Pendant sept ans, il cumule un travail à plein temps et ses études le soir. « *Le système idéal n'existe pas, chacun bricole comme il le peut* », analyse-t-il tout en ajoutant : « *Il y a des choses que je n'ai pas faites, et qui me manquent, comme prendre mon temps, visiter des expos, lire beaucoup, mais l'avantage c'est que l'on m'a rapidement considéré comme un architecte* ».

En 2000, Vincent Delfaud travaille une année pour le compte de l'agence d'architecture BLM sur un ensemble de logements en tant que dessinateur. Un an plus tard, il monte sa propre structure en micro BNC et sous-traite des dessins de consultations d'entreprises. En troisième année, il décroche un poste de vacataire à l'ERP-ONAC de Soicy-sur-Seine. Cet établissement forme des accidentés du travail au dessin technique appliqué au bâtiment. « *Ce poste m'a beaucoup appris en termes de pédagogie, de communication mais aussi d'autorité. Ce n'est pas forcément évident de s'imposer*

face à des étudiants qui ont le double de votre âge », explique-t-il. En 2004, il débute son seul et unique stage aux Ateliers Jean Nouvel sur la phase second œuvre du chantier du Musée du Quai Branly. « *Le rythme était intense et une grande émulation intellectuelle régnait dans l'équipe. C'était fantastique* », déclare-t-il avec enthousiasme. Cette première expérience acquise dans une grande agence parisienne lui permettra de postuler chez Renzo Piano Building Workshop (RPBW) en 2005. Vincent Delfaud a alors vingt-trois ans. Il travaille sur des concours à l'étranger, des permis de construire à Londres dont celui du fameux London Bridge Quarter... La boucle pourrait sembler ainsi bouclée. Cependant, il reste une étape à franchir pour le jeune étudiant et pas des moindres : son diplôme.

Vincent Delfaud va s'inspirer du "Tenebrion" pour mettre en place un projet complètement inattendu : la conception d'un outil nomade et polyvalent permettant de lutter contre le problème du manque d'eau chez les Touaregs. Pendant les périodes de déplacement, en raison de sa faible surface de frottement, ce "traîneau des sables" facilite le transport des charges. En journée, sa carapace lui permet de protéger les populations et les animaux du soleil. « *Et la nuit, à la manière du Tenebrion, la différence de température entre l'air ambiant et l'enveloppe externe de l'outil condense et stocke l'eau atmosphérique dans des réservoirs afin de la redistribuer durant la journée* », ajoute Vincent Delfaud avec enthousiasme. En juillet 2007, tout en soulignant l'intérêt de sa proposition, le jury refuse en bloc son projet arguant l'absence de contexte bâti solide. Vincent Delfaud ne se démonte pas et intègre alors son outil dans l'élaboration d'un modèle d'oasis intégré au sein de l'organisation vernaculaire d'un village. Cette nouvelle proposition lui permet alors de décrocher son diplôme d'architecte. Le lendemain matin, en réponse à la demande de Paul Vincent, l'associé de Renzo Piano, le jeune diplômé lui soumet une copie du projet. Grâce à cet appui inattendu, Vincent Delfaud va pouvoir prendre contact avec plusieurs ONG pour tenter de concrétiser son rêve. Début 2009, le projet commence à devenir réalité. En effet, Tidene, ONG dont la finalité consiste à l'améliorer les conditions de vie des Touaregs de la vallée nigérienne, propose à Vincent Delfaud de donner des cours de dessin aux enfants de la région tout en lui laissant la possibilité de créer en parallèle le prototype de son outil à l'aide de matériaux de recyclage.

Au printemps 2009, Vincent Delfaud donne sa démission à RPBW, rend les clés de son appartement tout en organisant les derniers préparatifs de son séjour africain prévu pour une durée de deux ans. Ironie du sort, un très grave accident de moto en juin la même année, interrompt brutalement son projet. Mais comme le souligne le jeune architecte : « *Il n'est pas annulé, simplement reporté* ». En effet, les événements s'enchaînent vite dans la vie du jeune architecte. Lorsqu'Amdamson Associates lui propose un poste, Vincent Delfaud ne peut refuser. « *Cette offre s'inscrivait de façon tellement évidente dans mon parcours qu'il fallait y aller* », déclare-t-il. Aucun souci à se faire, Vincent Delfaud à l'instar du "Tenebrion" saura toujours rebondir.

Ses références ? « *Glenn Murcutt est ma plus forte référence aujourd'hui, et bien entendu Renzo Piano et Jean Nouvel.* »

Yorrick Mahé :

De l'image à l'économie de la construction

Une fois que l'on goûte au fait d'être à son compte, il devient difficile de s'en passer.

Consultant senior et associé de la société B2M Economiste, Yorrick Mahé, architecte dplg, est régulièrement mandaté par des compagnies d'assurances pour examiner des bâtiments qui présentent des désordres. Plus précisément, la mission de Yorrick Mahé consiste à bien évaluer les enjeux financiers des travaux réparatoires et à parfois réduire les coûts grâce à des solutions techniques alternatives. « *Ma connaissance du bâtiment en tant qu'architecte me permet de proposer des solutions à des problèmes techniques très complexes* », explique-t-il. Yorrick Mahé est en effet capable de remonter une problématique à sa source : La demande du client a-t-elle été bien comprise ? L'entreprise a-t-elle été bien dirigée ? Quels ont été les délais requis ? L'évaluation des coûts a-t-elle été réaliste ? A ces questions et à bien d'autres encore, Yorrick Mahé et ses associés essaient d'y répondre le plus précisément possible et semblent y réussir plutôt bien puisque B2M Economiste, société fondée en 2007 à Paris par deux jeunes métreurs vérificateurs, Florent Morel et Nicolas Bassoulet, connaît une croissance importante. En effet, en 2010, B2M Economiste compte dans son agence Parisienne trois associés, dix salariés, dont quatre métreurs seniors. Deux agences se sont également implantées à Rennes et à Lille. La structure s'est tout d'abord forgée une bonne réputation d'expertise auprès des compagnies d'assurances. Elle a ensuite diversifié ses activités en proposant à des établissements publics la réalisation de documents prévisionnels afin d'optimiser la future maintenance des bâtiments et des équipements.
« *J'avoue avoir un faible pour les dossiers qui présentent un défi technique et financier très complexe à résoudre, le bâtiment qui s'écroule plutôt que la fuite d'eau* », explique avec humour Yorrick Mahé. Son goût prononcé pour la technique du bâtiment résumerait-il à lui seul son parcours professionnel ?

Certaines vocations naissent de façon curieuse. Yorrick Mahé passe son enfance en Bretagne. « *De 10 à 18 ans, j'ai grandi dans une maison en travaux. J'aimais bien, c'était un terrain de jeux formidable* », déclare-t-il en souriant. Son baccalauréat en poche, le jeune Breton entame des études d'architecture à l'Ecole de la Ville et des Territoires à Marne-la-Vallée (UP7). Selon lui, l'architecture permet d'allier technique et créativité, mais offre aussi un autre intérêt, puisqu'elle lui permet d'exercer sa profession en libéral. « *Être à son compte pour moi, c'est essentiel* », déclare Yorrick Mahé. Chapeauté par David Mougin et Yves Lion, son sujet de diplôme porte sur la restructuration d'une commune bretonne, Etables-sur-Mer. La station balnéaire est située dans une zone côtière traversée par une départementale qui coupe la ville en deux. L'objectif de son projet est de recréer un territoire commun. « *J'étais content de terminer mes études avec un sujet complet qui alliait l'urbain et le bâti, dans un contexte particulier, celui du bord de mer : ça me correspondait bien* », affirme Yorrick Mahé.

Son diplôme en poche, il ne rentre cependant pas en Bretagne. En effet, pendant ses études, ses stages effectués dans différentes agences lui ont permis de constater que de nombreux architectes dessinent encore à la main. En 2001, avec un de ses camarades de promo, ils décident de monter ensemble une société qu'ils baptisent "Illusio". Basée à Boulogne, cette entreprise a comme vocation initiale la sous-traitance informatique de projets architecturaux. Elle réalise également des outils de communication web et print pour le compte de promoteurs : plaquettes, sites internet ...

Les commandes affluent, tout particulièrement en communication. Malgré ces débuts prometteurs, Yorrick Mahé décide de revendre ses parts en 2004 : « *Cela peut sembler inconscient de lâcher une affaire qui marche avec un bon associé, mais je voulais faire de la technique architecturale et on n'en faisait pratiquement plus* », analyse-t-il. Courageusement, il repart de zéro et se met à son compte en tant qu'architecte. Sa clientèle est essentiellement composée de particuliers et de petits promoteurs. Il réalise principalement du logement ; du neuf, des extensions, de la réhabilitation et gère toutes les phases, y compris le suivi de chantier. « *Actuellement, je pense que je conseillerai plutôt à un jeune de travailler en tant que salarié pendant cinq à dix ans histoire d'acquérir les bases du métier et se constituer un bon réseau, car démarrer une activité seul c'est très lent et difficile. Mais à Paris, c'est aussi entre 30 et 35 ans que l'on fonde une famille. C'est un vrai casse-tête* », conclut l'architecte.

En 2005, afin de maintenir un flux constant d'activités, Yorrick Mahé crée une société "Digital Environnement", qui reprend certaines des prestations de sa précédente structure Illusio : la réalisation d'images de synthèse, de perspectives. C'est à la même période, qu'il retrouve un de ses amis d'enfance, Florent Morel, alors métreur-vérificateur dans une société d'économie de la construction. Celui-ci lui donne quelques dossiers en sous-traitance. « *J'ai tout de suite accroché. En plus, j'ai vraiment appris tout ce qu'il ne fallait pas faire en architecture* », résume Yorrick Mahé. Il apprend ainsi le métier sur le tas : connaître les prix du bâtiment, les différents matériaux, la législation, le chiffrage. Cependant, au bout d'un certain temps, la situation devient ubuesque : « *Puisqu'en tant qu'archi on n'a pas le droit de faire des images de synthèse, j'avais deux entités séparées pour trois activités : architecture, image de synthèse et économie du bâtiment* », explique-t-il.

En 2008, il se concentre sur le développement de B2M Economiste tout en répondant ponctuellement à des commandes en tant qu'architecte. « *Mes deux activités se complètent parfaitement, car elles se nourrissent mutuellement* », explique-t-il, serein. Yorrick Mahé aurait-il trouvé la clé de son équilibre ?

Ses références ? « *Glenn Murcutt pour la légèreté de son architecture, créée en accord avec son environnement.* »

Conception
Dominique Noël

Interviews et textes
Awen Jones

Graphisme et maquette
Elodie Besnard-Chantecler

Réalisation
ArchiBat RH, 30 rue Faidherbe, 75011 Paris

Impression
Ateliers Hiver (75) - Janvier 2011

Contact
20portraits@archibat.com

EUROPE
30, rue Faidherbe, 75011 Paris, France
Tél. : 01 42 71 71 01 - contact@archibat.com

ASIE
500 LT Square North Chengdu Road, 200003 Shanghai, Chine
Tél. : + 86 21 5375 7021 - asia@archibat.com

www.archibat.com